

N° 38

F. François JAFFRÉ

**UN CENTENAIRE :
LA MISSION DES MONTAGNES ROCHEUSES
LE F. CONSTANTIN-MARIE EN ALASKA
(1903-1910)**

Mars 2008

UN CENTENAIRE :
LA MISSION DES MONTAGNES ROCHEUSES
LE F. CONSTANTIN-MARIE EN ALASKA
(1903-1910)

F. François JAFFRÉ

Introduction.

Les missions des Montagnes Rocheuses et de l'Alaska s'inscrivent en droite ligne dans la tradition de la congrégation des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel. Cependant, à l'origine de l'Institut, les missions ne semblaient pas envisagées dans le projet de fondation. En effet, dans le *traité d'union* du 6 juin 1819 signé par les deux fondateurs Jean-Marie Robert de la Mennais et Gabriel Deshayes, il était stipulé que le but de la congrégation était de « *procurer aux enfants du peuple, spécialement à ceux des campagnes de Bretagne, des maîtres solidement pieux*¹. » Rien a priori ne laissait prévoir le grand élan missionnaire qui allait définitivement sortir l'Institut de la Bretagne !

¹ LAVEILLE , *Jean-Marie de la Mennais (1780-1860)*, p. 218.

Tout débute le 11 août 1836 lorsque l'abbé de la Mennais est sollicité officiellement par le ministre de la Marine et des Colonies, l'amiral de Rosamel, pour organiser l'enseignement primaire aux Antilles. L'abbé Jean hésite : où prendre assez de sujets pour répondre à tant de besoins ? « *Mais il entend le cri des esclaves, ce sont des gémissements d'écrasés. L'abbé Jean regarde longuement le crucifix. Dans son cœur il a dit : oui².* »

Au cours de la retraite de 1837, à Ploërmel, le Père expose son projet aux frères rassemblés. Cinq frères seront désignés dans un premier temps, tous volontaires, bien sûr. Une voix s'élève : « *Pour combien de temps devra-t-on rester loin du pays ? – Pour toujours* » répond le supérieur. Cinquante-deux frères s'inscrivent pour le voyage sans retour.

Le flot des missionnaires ne tarira plus. Jusqu'en 1903 – date de la dissolution de la congrégation par le gouvernement de la République - des centaines de frères passeront les mers pour répandre l'évangile par l'école. Ils iront au Sénégal, en Guadeloupe, à la Martinique, à St-Pierre-et-Miquelon, en Guyane, à Tahiti, en Haïti ... De 1838 à 1903, 700 frères rejoignent les Antilles, 150 y sont enterrés. La Guyane accueille 139 frères, le Sénégal 174, St-Pierre-et-Miquelon 55 frères, sans compter Haïti et Tahiti. Entre ces deux dates, ce sont plus de 1000 frères qui se sont dévoués dans les missions. Mais en cette fin du 19^{ème} siècle, l'avenir paraissait sombre pour les congrégations enseignantes. En conséquence, les supérieurs décidèrent d'ouvrir d'autres missions et encouragèrent les frères à quitter la mère patrie. C'est ainsi qu'un certain nombre s'expatrièrent jusqu'aux Montagnes Rocheuses et en Alaska.

² MERLAUD, *Jean-Marie de la Mennais*, p. 216.

I

LES FRÈRES AUX MONTAGNES ROCHEUSES.

« *Comment les supérieurs avaient-ils osé nous lancer dans une telle aventure ?* »

f. Cyprius-Célestin Trégret (1885-1976)

Le 24 janvier 1903, trois Frères de l'Instruction Chrétienne : les frères Bruno Cloarec, Célestin-Auguste Cavaleau, Hippolyte-Victor Géreux et deux scolastiques : Charles-Henri Renaudin et Amaury Even, partis de Ploërmel, embarquent au Havre à bord du *Lorraine* à destination de New-York. À La Prairie, au Canada, le frère Salvius Gru s'agrège au groupe des missionnaires et tous rejoignent par train Spokane, situé à l'Extrême-Ouest américain dans l'État d'Idaho.

Six mois plus tard, le 4 juillet, sept autres frères quittent Ploërmel pour s'ajouter aux précédents : les frères Constantin-Marie Roulin, Alarius Nédélec, René-Maurice Allory, Cyprius-Célestin Trégret, Urbain-Georges Martin, Euchariste-Louis Capdarest, Oswald-Marie Lebel et Anatolius-Louis Lehure. Quelques jours à Paris leur permettent d'aller prier à Notre-Dame des Victoires et au Sacré-Cœur de Montmartre. Ils embarquent au Havre le matin du 11 juillet à bord du paquebot *Le Gascogne*. L'un des frères, sur le pont arrière, appuyé au bastingage reste longtemps les yeux fixés sur les côtes de France qui s'estompent peu à peu. Plus tard, il écrira dans son journal : « *Adieu la France et que Dieu nous garde*³. » *Le Gascogne* les conduit en une

³ F. René-Maurice ALLORY, *Souvenirs de mes jeunes années*, p. 12.

semaine à New-York. De là ils gagnent aussi La Prairie où deux nouveaux confrères se joignent à eux : frère Hervé Gru, jumeau de frère Salvius, et frère Euphrone-Gabriel Baud. Tous ensemble, ils atteignent la mission Saint-Ignace après quatre jours et quatre nuits de train.

Enfin deux ans plus tard, en septembre 1905, les frères Barnabé Le Dret et Floribert-Marie Rolland, venus d'Angleterre, seront les derniers à rejoindre la nouvelle mission. Ce qui porte à dix-sept le nombre des Frères aux Montagnes Rocheuses. Aucun d'eux, mis à part les deux derniers nommés, ne parlait anglais. Aucun d'eux non plus ne savait exactement ce qu'ils allaient trouver, ce qu'ils allaient faire. Ce qu'ils savaient, par contre, c'est qu'ils allaient à la rencontre d'Indiens dont ils ne connaissaient pratiquement rien, ou si peu, ni de leur civilisation, ni de leurs habitudes de vie, encore moins de leur tragique histoire !

Pour ces frères missionnaires – véritables pionniers de l'Évangile, c'était une aventure religieuse et missionnaire, peut-être la plus belle aventure missionnaire vécue par notre congrégation, l'une des pages, en tous cas, des plus hardies et des plus généreuses : l'épopée des Montagnes Rocheuses et de l'Alaska. Aujourd'hui encore, mesure-t-on bien la générosité, voire l'héroïsme vécus par ces frères dont la moyenne d'âge n'atteignait pas 25 ans et qui s'exilaient à 10.000 km de leur pays natal pour vivre parmi les Peaux-Rouges dans les Montagnes Rocheuses ou les Esquimaux en Alaska ? Le f. René-Maurice dit à propos de cet arrachement : « *Nous partions en exil, un exil qui pouvait être sans retour.* »

Mais quel a été l'événement qui a provoqué le départ des premiers frères ? Quel pays, quelle mission, quelle population allaient-ils découvrir ? Quel serait leur apostolat auprès de ces jeunes Indiens ? Enfin quelle a été, en Alaska, l'existence de l'un des plus représentatifs des missionnaires aux Montagnes Rocheuses, f. Constantin-Marie ?

L'appel.

Tout avait commencé en septembre 1902, à l'occasion d'une visite à Ploërmel du P. Le Fer de La Motte, jésuite et supérieur des missionnaires dans les Montagnes Rocheuses. Pourquoi cet Alsacien d'origine et fils d'officier était-il venu à la maison-mère ? Il était encore enfant quand sa famille quitta l'Alsace pour venir s'établir dans son lieu d'origine, Saint-Servan. Là il eut l'occasion de voir les frères dans leur apostolat. Avait-il été élève à l'école primaire du Sacré-Cœur ? Rien ne permet de l'affirmer. Quoi qu'il en soit, après de brillantes études à l'institution Saint-Sauveur de Redon – ville où il eut encore l'occasion d'apprécier les frères – il entra au noviciat des jésuites à l'âge de 17 ans. Il fut ordonné prêtre dix ans plus tard et opta pour les missions en Amérique du Nord auprès des populations indiennes. En août 1900, il fut nommé supérieur des missionnaires jésuites aux Montagnes Rocheuses.

Son intervention à Ploërmel eut lieu dans la chapelle de la communauté, un dimanche après-midi de septembre 1902 : supérieurs et frères de la maison-mère étaient présents. *« Je suis le supérieur des Pères Jésuites aux missions indiennes des Montagnes Rocheuses, dont je viens vous entretenir. Je veux des frères pour nos écoles : j'en ai parlé à mon supérieur général lors de ma visite à Rome et au Saint-Père dans une audience ; tous deux ont approuvé mon projet. Je viens donc ici pour en obtenir. Je suis natif de Saint-Servan, donc compatriote de votre fondateur. De plus, j'ai vu vos frères à l'œuvre au collège Sainte-Marie de Montréal il y a deux ans, et plus récemment au collège Saint-François Xavier de Vannes. Les Pères m'en ont dit beaucoup de bien. C'est pour ces raisons que je viens d'abord frapper à la porte des Frères de Ploërmel. Si l'on me refuse, j'irai ailleurs,*

*mais j'espère être écouté*⁴. » Il termina en rappelant l'historique des missions des Rocheuses ouvertes en 1840 par le P. de Smet.

Le P. de Smet était né en Flandre en 1801. Il entra dans la Compagnie de Jésus et à vingt ans, au sortir du noviciat, il s'embarqua pour l'Amérique comme de nombreux novices de son temps. Le nouveau monde fascinait les jeunes après la publication du *Génie du Christianisme* et des *Natchez* de Chateaubriand. Au départ, le P. de Smet était plutôt favorable à une *réduction* (comme au Paraguay) laquelle se veut une chrétienté autonome, un univers clos vivant en autarcie. La *réduction* serait formée exclusivement d'Indiens ayant très peu de contact avec le « blanc » jugé corrompu et assoiffé d'argent. Mais en fait, au projet de *réduction* succédera la *réserve*, comme nous l'apprend la terrible histoire des Indiens.

Le P. de La Motte conclut en soulignant que les résultats ne se firent pas attendre. En très peu de temps, des Réserves d'Indiens sont devenues des communautés chrétiennes ferventes, des tribus entières, méfiantes d'abord vis-à-vis des Blancs, voire carrément hostiles, se sont converties peu à peu à « la religion de la Robe Noire » comme ils disaient ; et de citer nombre d'exemples de ferveur et de générosité de la part des Indiens. Comment ne pas céder face à un si beau résultat ?

La réponse des supérieurs ne tarda pas, elle fut favorable à la demande du P. de La Motte. Les missions n'étaient-elles pas dans la tradition de la congrégation depuis 1838 ? Et puis l'avenir était incertain, le ciel se chargeait de nuages annonciateurs de tempête. Partir, n'était-ce pas une certitude pour un certain nombre de frères de protéger leur vocation ? Toujours est-il que quatre mois plus tard, les

⁴ F. Cyprius-Célestin TRÉGRET, *Souvenirs des Montagnes Rocheuses*, p. 65.

cinq premiers frères nommés au début de ce récit embarquaient à destination des Montagnes Rocheuses.

Pour ces jeunes frères et scolastiques, partir pour les Montagnes Rocheuses était vraiment une aventure, mais à cet âge la générosité n'a pas de bornes ! Une aventure, oui, car que savaient-ils de la mission qui les attendait, du cadre de vie, de la géographie et de l'histoire tragique de ce peuple indien qu'ils allaient évangéliser ? Aujourd'hui journaux, livres, films et télévision ont à profusion fourni textes et images sur la conquête du Far-West, la ruée vers l'or, la bataille pour le transcontinental, mais aussi sur la lutte féroce entre Blancs et Peaux-Rouges tout au cours des 18^{ème} et 19^{ème} siècles. Quelle connaissance avaient-ils de ces malheureuses populations qui occupaient ces immenses espaces peuplés aussi de millions de bisons (une cinquantaine de millions, pensent les historiens) ? Que savaient-ils de la manière brutale dont elles avaient été repoussées puis parquées surtout dans le Nord-Ouest, voire de leur extermination par les « colons blancs » assoiffés d'or à extraire et de terres à conquérir ?

Mais pourquoi insister ? Les nouveaux missionnaires auront le temps de comprendre et d'apprendre la terrible histoire et la condition actuelle des Indiens. Pour l'instant ils sont conquis par la générosité juvénile de ces populations avides de connaître l'Évangile, selon le témoignage du P. de La Motte lui-même.

Comment les Jésuites s'étaient-ils établis dans ces régions situées à l'Ouest des Montagnes Rocheuses plus de soixante ans auparavant. C'était l'un des leurs, le P. de Smet qui fut le premier arrivé, d'autres Pères suivront, mais tous connaîtront des débuts difficiles : le missionnaire blanc n'était pas accueilli car il avait la même couleur que les envahisseurs, ceux-là même qui les avaient soit chassés de leur terre, soit massacrés. Ce n'est qu'en vivant au milieu de la tribu et à la

manière des Indiens, en partageant leurs loisirs et leurs activités, y compris en les suivant à la chasse et à la pêche, et bien sûr en apprenant leur langue que le P. de Smet et les premiers missionnaires furent acceptés. Peu à peu, les Indiens s'ouvrirent à l'accueil de la religion des *Robes Noires*.

En route vers la Mission Saint-Ignace de la tribu des 'Têtes Plates'.

Revenons sur l'itinéraire du groupe auquel appartient f. René-Maurice. Les sept frères bretons débarqués à New-York le 19 juillet 1903 se sentent perdus dans l'immense cité. De plus, aucun d'eux ne parle la langue anglaise, ou si peu ! Il n'est pas question de faire du tourisme, aussi se hâtent-ils de prendre un train à destination de Montréal. Quelques confrères les y attendent et c'est « en char », selon le parler québécois, qu'ils rejoignent la communauté de l'école Saint-Jean Berchmans. F. René-Maurice écrit dans son journal : « *Nous étions chez nous et combien il nous était agréable de retrouver la cordialité, l'ambiance familiale de nos communautés de France.* »

Le plus long restait à faire. Nos missionnaires allaient connaître un voyage interminable de quatre jours et quatre nuits à bord du transcontinental. F. Cyprius-Célestin décrit le paysage dans ses *Souvenirs des Montagnes Rocheuses* : « *Plaines légèrement vallonnées, rivières limpides et lacs nombreux, forêts à perte de vue, étendues immenses et monotones défilent sous les yeux admiratifs et parfois somnolents de nos jeunes voyageurs. Le train roulait sans cesse, ne s'arrêtant que deux ou trois fois pour faire le plein d'eau et de charbon dans de rares stations car le Middle-Ouest au début du siècle n'était encore ni peuplé ni industrialisé. Cependant parfois il leur arrivait de voir des cow-boys rassemblant leurs troupeaux de bœufs ou de chevaux sauvages, tournant autour de leurs bêtes à toute allure dans des nuages*

de poussière. » Comme les wagons restaurants n'existaient pas, chaque frère avait dû se munir en ravitaillement pour la durée du voyage. En fait ils avaient épuisé leurs provisions plus vite que prévu, il leur faudra donc jeûner un ou deux jours jusqu'à l'arrivée à la mission. La beauté des Montagnes Rocheuses arrivait-elle à les distraire des tiraillements de la faim ?

Enfin voici la gare de Ravalli, le terminus. Sur le quai, f. Bruno et f. Salvius les attendaient et c'est en voiture à cheval qu'ils allaient parcourir les six ou sept kilomètres qui les séparaient de la Mission Saint-Ignace. F. Cyprius décrit ainsi l'arrivée à la Mission : « *Par un chemin montant bordé de précipices, nous grimpâmes la colline du haut de laquelle, sur un fond de hautes montagnes, se détachait la Mission.* »

Toujours dans ses *Souvenirs* f. René-Maurice écrit : « *En arrivant à Helena, capitale du Montana, nous avons atteint la ligne de partage des deux grands fleuves Mississipi et Colombia et aussi la lisière de notre champ d'apostolat. C'est entre ces deux fleuves, sur des enclaves de territoire qui leur étaient réservées dans quatre états différents qu'étaient établis les Nez percés, les Okanagans, les Cœurs d'Alène et les Têtes Plates. Les voyageurs descendirent à la gare de Ravalli au pied des Montagnes Rocheuses. C'était la station la plus proche de la Mission Saint-Ignace. Du sommet d'une colline les frères découvrirent la Mission Saint-Ignace au cœur d'une plaine fertile : au premier plan des constructions, ce sont celles des religieuses et de l'école des filles, un peu en retrait celle des jésuites et l'école des garçons. Au milieu une belle église de briques et derrière cet ensemble s'élèvent des huttes et des cabanes d'Indiens⁵.* »

⁵ F. René-Maurice ALLORY, *Op. cit.*, p. 21.

L'Écho des Missions de septembre 1905 donne une autre description de l'endroit. « *La Mission est établie sur la réserve concédée à la tribu des Têtes Plates. C'est une immense plaine, dont le sol chargé de débris végétaux est d'une fertilité prodigieuse ; le climat y permet de cultiver tous les légumes et tous les fruits de l'époque. Vers son milieu 3 ou 400 étangs jetés au hasard miroitent au soleil comme autant de glaces. Un amphithéâtre de montagnes ferme l'horizon de toutes parts. Les sommets les plus élevés atteignent des hauteurs assez considérables pour avoir des neiges éternelles, ces pentes abruptes ravinées par les torrents sont couvertes de forêts, repaire d'ours et de loups.* »

Le f. Célestin-Auguste a décrit aussi en phrases majestueuses et poétiques la Mission des Têtes Plates : « *La réserve des Têtes Plates est une riche vallée, environ 50 km par 20 km, magnifiquement encadrée d'un amphithéâtre de montagnes dont les plus hauts sommets restent blancs toute l'année. La rivière voisine, après s'être précipitée d'une hauteur de 150 mètres, forme une cascade qui ondule sur les flancs à pic comme un énorme serpent argenté*⁶. » La rivière peu profonde mais aux eaux limpides foisonnait de truites et de saumons, ce qui expliquera plus tard l'attrait des frères pour la pêche.

L'accueil à Saint-Ignace fut très cordial. Le repas abondant et chaud fut pris avec appétit et le lit confortable leur permit une nuit reposante. Au réveil, ils furent étonnés de découvrir une belle chapelle de briques bâtie au milieu d'un vaste ensemble comprenant la résidence des Pères, bâtiment de belle allure, et tout à côté l'école des garçons dirigée par un frère jésuite. Légèrement à part, l'école des filles dirigée par les Sœurs de la Providence de Montréal. Les Ursulines y ont aussi

⁶ CAVALEAU J., *Un religieux éducateur. Le T.C.F. Constantin-Marie (1874-1926)*, p. 57.

un couvent. La résidence, les classes et la chapelle sont toutes chauffées par des radiateurs excepté les dortoirs chauffés au bois. Pour couronner le tout, une ferme. F. Cyprius-Célestin la décrit dans son journal : « *Les Pères ont une ferme où ils cultivent le blé, l'avoine, les pommes de terre et ils ont, errant sur la vaste plaine, 4000 bestiaux, 700 chevaux et des centaines de porcs. Cet élevage leur permet de subvenir aux besoins de la mission et de venir au secours de la lointaine Alaska.* »

F. Cyprius parle de bestiaux : quelle sorte de bestiaux ? Etaient-ce des bisons ? Il devait bien en rester quelques-uns des 50 ou 60 millions qui paissaient dans les immenses plaines de l'Amérique au point qu'elles apparaissaient noires à perte de vue ! Ce ne sont pas les Peaux-Rouges qui les ont exterminés mais bien les Blancs. Leur disparition fut un désastre pour les tribus indiennes. Au fur et à mesure de la conquête, les bisons furent presque tous exterminés pour deux raisons : d'abord pour nuire aux Indiens qui s'en nourrissaient, puis pour enrichir les colons eux-mêmes par le commerce des peaux.

Enfin, comment la mission avait-elle résolu le froid des hivers longs, rigoureux et interminables ? Les Jésuites s'étaient parfaitement adaptés : les résidences, l'internat et les classes avaient été dotés en radiateurs d'eau chaude. Quant aux missionnaires, ils portaient tous bottes, parkey, mitaines et casquette de fourrure.

C'est dans ce cadre merveilleux que les frères allaient vivre une année pour étudier l'anglais sous la direction du P. Arthuis, jésuite. La mission Saint-Ignace allait demeurer vivace dans le cœur de nos frères missionnaires. C'était un havre de paix et de fraternité. Chaque année, à l'époque de la retraite annuelle, ils se réunissaient autour du f. Bruno, directeur principal, après une année de dur labeur, parfois de solitude. Ils savouraient pleinement les joies de l'amitié fraternelle et le cantique de la congrégation : « *Animés de l'amour [...] qu'il est bon, qu'il est*

doux de n'avoir qu'un seul cœur pour n'aimer qu'un seul Dieu ! » devait être chanté la voix marquée par l'émotion.

Le peuple indien.

Les missions qui accueillait les frères se trouvaient toutes entre les deux grands fleuves Missouri et Columbia, mais les réserves indiennes étaient dispersées dans quatre États : celui de Washington, de l'Orégon, de l'Idaho et du Montana. Les distances entre les missions et donc entre les communautés de frères étaient de l'ordre de 7 à 800 km, si bien que les frères ne se retrouvaient à Saint-Ignace qu'au moment de la retraite annuelle. Enfin dans chaque réserve les Indiens avaient une appellation qui les caractérisait et qui leur avait été donnée par les colons blancs. Elles seront signalées plus loin lorsque les frères connaîtront leur obédience.

Comment vivaient ces Indiens ? Quel était leur caractère ? Que savons-nous de leur habitation, de leur travail, de leurs loisirs, de leur mode de vie ? Quelques lignes seulement donneront une petite idée de ce peuple que nos frères se destinaient à évangéliser par l'enseignement. Dignes et fiers, même à l'église où ils apparaissaient drapés dans leurs grandes couvertures aux vives couleurs. Au lieu de s'asseoir dans les bancs, ils préféraient s'accroupir contre le mur. Ils chantaient fort, d'une voix caverneuse, si bien qu'au début le non habitué ressentait respect et presque peur ! Mais f. Constantin leur trouve deux grands défauts : l'inconstance et la paresse. Il écrit : *« Ils ne sont pas méchants, mais leur intelligence est peu développée ; ils sont mal logés, mal nourris, mal habillés ; et puis la race indienne est usée, elle n'a ni énergie ni volonté. Tout semble présager qu'elle ne tardera pas à disparaître⁷. »* L'Histoire nous a appris que les colons blancs, dits civilisés, s'en chargeront et par le fusil et par l'alcool.

⁷ Cité par CAVALEAU J. , *Op. cit.*, p. 61.

Les habitations des Indiens correspondent bien à celles que décrivent dessins ou gravures de l'époque. F. Cyprius-Célestin nous laisse la description suivante dans son journal : « *Leur habitation ou 'tépée' en indien était une sorte de tente conique soutenue par des perches avec une ouverture en haut pour permettre à la fumée de s'échapper. Le feu se faisait au milieu de la tente. Les Indiens s'accroupissaient autour pour s'échauffer. L'hiver, les familles avaient une cabane en bois rond ou en planches*⁸. »

Par ailleurs, les lacs nombreux et les rivières transparentes abondaient en saumons, truites et poissons de toutes sortes. L'hiver, les Indiens pêchaient le poisson sous la glace. Quant au gibier, c'était aussi l'abondance. Le bison leur fournissait viande et fourrure et la chasse était efficace !

Pour ce qui était de leurs vêtements, f. Cyprius écrit dans son journal : « *L'habillement consistait en une chemise, un pantalon et un gilet de couleur vive en dessous et par-dessus une couverture aussi voyante que possible. Et ainsi drapés dans leur couverture, ils étaient aussi fiers que des sénateurs romains dans leur toge. Le dimanche ils assistent à la messe, drapés dans leur couverture la plus belle et la plus vive. Quant aux femmes, elles vivaient dans la modestie et leur vêtement simple prouvait assez le rôle secondaire qu'elles avaient au foyer.* »

Nul doute que le fait de les avoir parqués dans des Réserves avait développé chez eux une propension à la paresse, d'où leur peu d'empressement au travail. Quelle appréciation les frères ont-ils porté sur ces populations ? F. Célestin-Auguste ne semble pas les ménager quand il écrit : « *Un Indien actif, laborieux, économe aurait promptement fait fortune car le terrain est immense, le bétail nombreux*

⁸ Journal du f. Cyprius-Célestin, p. 42.

*et la terre fertile. Mais non, cette race indienne est usée, elle n'a nulle énergie, nulle volonté*⁹. » Le jugement paraît sévère, mais F. Célestin-Auguste partageait l'opinion de son temps. C'est un fait que c'était à cette époque un peuple sans souci : ni l'argent ni le confort ne les tracassaient, ils préféraient la vie au grand air ; aussi la chasse et la pêche occupaient le meilleur de leur temps car, nous l'avons vu, les montagnes et les plaines abondaient de gibiers et les rivières de poissons. Mais le cheval restait la passion de ces hommes, même des enfants, et par-dessus tout la course. F. Célestin-Auguste continue : « *Au grand galop de leur cheval, ils ramassent à terre un chapeau ou tout autre objet ; ils abordent un cheval au galop [...] sautent sur le dos et s'y tiennent debout !* » Enfin, comment se présentait le type Indien à cette époque ? F. Célestin-Auguste en fait une description qui ne manque pas de réalisme : « *La physionomie de ces Indiens a quelque chose de terrifiant. La tête est généralement volumineuse, la bouche large, les joues bouffies, le teint iodé, les cheveux comme des crins sont toujours longs ou bien relevés en forme d'aigrette ou retombent sur le dos comme ceux des Chinois.* »

Année 1903-1904 : l'apprentissage de l'anglais.

Les frères, arrivés à Saint-Ignace le 26 juillet, n'ont guère eu le temps de visiter le pays car dès le 3 août ils sont à pied d'œuvre pour l'étude de l'anglais sous la direction du P. Arthuis, jésuite, originaire de Tours. Car c'est en anglais qu'ils devront enseigner.

La plupart des frères n'étaient pas en terrain totalement inconnu. Ils avaient assimilé quelques rudiments pendant leurs études à Ploërmel. F. René-Maurice écrit : « *J'avais étudié l'anglais pendant*

⁹ F. Cyprius-Célestin TRÉGRET, *Op. cit.*, p. 282.

deux années au postulat de La Guerche d'abord, puis à Ploërmel. Je dois avouer que l'année de noviciat et celle du scolasticat avaient obscurci mes connaissances ... mais par des efforts personnels j'étais à même de faire une bonne version et même d'assez bons thèmes. » Pourvu d'une intelligence vive et d'une excellente mémoire, f. René-Maurice s'était vite placé en tête du groupe par sa facilité à assimiler la langue.

En fait, l'apprentissage d'une langue étrangère à l'époque consistait essentiellement dans l'écrit, l'oral était pratiquement inconnu. Or, à Saint-Ignace, l'anglais parlé l'emporte sur l'écrit. Pour ce faire, le P. Arthuis obligeait ses élèves, dès la mi-octobre, à s'exprimer en anglais entre eux. De plus, il leur demandait de sacrifier peu à peu la langue maternelle : « *Parlez anglais toujours et partout* » disait-il. Oui, partout et avec tous, même avec le personnel ! Les progrès furent rapides, d'autant que l'horaire le favorisait : six heures par jour, trois heures de cours le matin, trois heures de travail personnel l'après-midi. Et gare à celui qui s'oubliait à employer un mot de français ! Le professeur faisait circuler « le ticket » qui passait de main en main au moindre oubli et le dernier détenteur devait le remettre le soir au P. Arthuis, lequel en retour lui demandait de réciter une dizaine de chapelet pour ses confrères ! F. Cyprius, à ce propos, cite le fait suivant : « *Le f. Anatolius avait en vain essayé de surprendre quelqu'un et il ne se résignait pas à garder le témoin. Après la prière du soir il s'en va frapper à la porte du f. Bruno. – Entrez ! – Il entrouvre la porte et tend le ticket ... - Non de d'là ! s'exclama le directeur*¹⁰. »

L'esprit de famille qui régnait dans le groupe encourageait à l'apprentissage de la langue, ce qui n'empêchait nullement certains de connaître des difficultés. Si les jeunes frères s'adaptaient et assimilaient

¹⁰ F. Cyprius-Célestin TRÉGRET, *Op. cit.*, p. ...

vite, il en allait autrement pour les frères plus âgés et à la mémoire récalcitrante. L'exemple bien connu était celui de f. Constantin-Marie. Malgré une application très grande, les progrès étaient lents car ses trente ans étaient un handicap. Il l'écrit dès le 16 septembre à un ami : « *Je suis très occupé à l'anglais et j'ai fort à faire pour suivre certains jeunes qui sont venus en même temps que moi. A 30 ans, la mémoire n'est plus aussi fraîche. Mon oreille paresseuse ne s'accoutume pas aux sons anglais ; elle les trouve barbares !* » Par contre un autre écrit : « *Les débuts m'ont coûté un peu, mais bien vite je me suis remis. Même pendant ces jours-là, l'ennui n'a pas effleuré mon âme et je ne connais encore la nostalgie que de nom*¹¹. »

Les étudiants travaillaient beaucoup à Saint-Ignace au cours de cette année 1903-1904, mais le labeur n'empêchait pas les bons moments de loisirs : la pêche par exemple dans la rivière appelée « Rivière de la Mission » ou bien les belles glissades sur les lacs gelés avec les chutes inévitables ou encore les descentes des sommets en traîneaux. La plupart du temps, les étudiants arrivaient au but mais parfois au moindre faux mouvement ils s'étaient dans la neige tandis que le traîneau continuait seul sa course folle ! Le tout se vivait dans une ambiance très fraternelle. F. René-Maurice rappelle qu'en étude ou en récréation « *nous vivions en frères, nous aimant et nous aidant réciproquement. Les Pères jésuites se disaient édifiés que nous formions une famille bien unie dont chacun des membres se plaisait en la compagnie des autres.* »

Si dans l'ensemble, les santés des frères depuis leur arrivée restaient bonnes, il en est un, f. Alarius, qui donnait depuis quelques mois des signes d'inquiétude. Toute l'année il avait travaillé dur l'anglais mais au fur et à mesure que les mois s'écoulaient, sa voix

¹¹ Cf. *Echo des Missions*, septembre 1905, p. 29.

devenait couverte, son teint pâlisait et la toux devenait sèche. Il a succombé de la poitrine au début de l'année scolaire, en septembre 1904. Le P. Dethoor, supérieur de la mission, écrivit à f. Bruno le jour même de son décès : *« Telle vie, telle mort ! C'est bien là l'impression que m'a laissée la mort de votre frère et ami. Il est mort comme meurent les saints, entièrement résigné à la volonté de Dieu. »* F. René-Maurice écrira plus tard dans son journal : *« Si la croix de sa tombe était encore debout, elle serait le seul témoin qui rappellerait le séjour des Frères de l'Instruction Chrétienne parmi les Peaux-Rouges du Far-West américain. »*

La retraite annuelle s'ouvrit à la fin du mois de juillet 1904. Tous étaient décidés à en profiter spirituellement car tous se préparaient à leur champ d'apostolat, mais dans quelle mission (il y en avait huit), dans quelle tribu, allaient-ils être placés ? Quels seraient les confrères des uns et des autres ? Un événement non prévu vint réjouir les retraitants. Au bout de trois jours de retraite, f. Bruno reçut un télégramme du f. Abel lui annonçant son arrivée à la Mission Saint-Ignace. Quelle joie d'accueillir le supérieur général que l'on savait si éprouvé depuis un an ! F. Cyprius-Célestin dans son journal parle du f. Abel avec enthousiasme. Il écrit : *« Nous savions que sa parole ardente nous soulèverait, il était si surnaturel et parlait avec une telle éloquence. Il électrisait son auditoire. Quelle joie de l'entendre parler de notre congrégation si éprouvée, de notre Vénérable Père dont il connaissait à fond la vie et les écrits ! »*

La fin de la retraite signifiait aussi les obédiences que chacun attendait depuis un an. Sur les quatorze frères de la Mission, treize reçurent leur obédience de la bouche même du supérieur général :

- À Saint-Ignace dans l'État d'Idaho, dans la tribu des *Têtes Plates*, les frères Bruno, Anatolius-Louis et Amaury ;

- À Saint-Paul dans l'État du Montana, dans la tribu des *Gros Ventres*, les frères Hippolyte-Victor, Oswald Joseph ;
- À de Smet dans l'État d'Idaho, dans la tribu des *Cœurs d'Alène*, les frères Célestin-Auguste et Euchariste-Louis ;
- À la Sainte-Famille dans l'État d'Orégon, dans la tribu des *Pieds Noirs*, les frères Salvius et René-Maurice ;
- À Umatilla dans l'État d'Orégon, dans la tribu des *Nez Percés*, les frères Urbain-Georges et Euphrone-Marie ;
- À Colville dans l'État de Washington, dans la tribu des *Marmites*, les frères Charles-Henri et Cyprius-Célestin.

La direction de ces écoles appartenait aux jésuites, nos frères étaient leurs auxiliaires. Par ailleurs les écoles comprenaient toutes un internat, qui nécessairement supposait une présence continue d'un frère auprès des élèves, jour et nuit.

Quelle était l'origine des noms ou mieux des surnoms attribués aux tribus ? C'étaient les Canadiens qui les avaient affublés de vocables humoristiques : par exemple, pourquoi les *Pieds Noirs* ? Parce que des chasseurs blancs avaient rencontré, dans la Prairie récemment incendiée, cette tribu indienne dont les pieds se noircissaient par la terre brûlée, d'où l'appellation *Pieds Noirs* !

Quatorze frères avaient reçu leur obédience et il en restait un : f. Constantin-Marie Roulin. Où serait-il nommé ? Au cours de la retraite, des tractations avaient eu lieu entre f. Abel et le P. de La Motte pour nommer un Frère de l'Instruction Chrétienne à la Mission Holy-Cross en Alaska. La décision fut arrêtée : ce serait le f. Constantin. Le choix étonna la plupart des frères. F. Constantin n'était pas le frère auquel ils auraient pensé en premier lieu, d'abord à cause de sa santé délicate, puis de son extrême sensibilité au froid. Comment ferait-il pour résister

aux hivers polaires ? Lui-même fut le premier étonné. Il écrit : « *J'ai reçu mon obéissance comme une condamnation à mort [...] J'ai demandé à mon supérieur ce que je ferais là-bas. Il m'a répondu : « Vous ferez ce que l'on vous dira ! »* »

C'était le P. de La Motte, responsable de toutes les missions d'Amérique du Nord, qui souhaitait joindre un frère aux missionnaires jésuites, mais sans préciser exactement les tâches. Il y avait fait allusion devant le groupe des missionnaires plusieurs fois en cours d'année. Un autre frère fut étonné du choix, c'était le f. René-Maurice. Il ne put s'empêcher de dire au f. Constantin : « *Mais vous auriez pu faire quelques observations. N'avez-vous rien dit ? Est-ce vraiment sage ?* » Le f. Constantin, seul frère de l'Instruction Chrétienne, allait s'éloigner de 3500 km de ses confrères les plus proches !

Le temps de l'action apostolique.

Pour quelle raison les frères des Montagnes Rocheuses étaient-ils venus si loin ? F. Cyprius le dit dans son journal : « *Nous venions aux Montagnes Rocheuses en missionnaires pour éduquer et instruire les jeunes Indiens des diverses tribus [...] Nous avons choisi l'exil, l'exil lointain, pour sauver notre vocation et vivre notre vie religieuse en pleine liberté*¹². »

Les Frères allaient se trouver devant un type d'élèves qui n'avait rien à voir avec les petits Bretons ! Comment les décrivaient-ils ? Ils en parlaient d'une manière qui aujourd'hui pourrait heurter mais qui au 19^{ème} siècle ne choquait personne. Par exemple, parler de « sauvage » était vocabulaire courant. Chacun sait qu'à cette époque, les Européens pensaient avoir le monopole de la langue, de l'éducation et de la culture et ils avaient tendance à classer comme « sauvages » ou du moins « non

¹² F. Cyprius-Célestin TRÉGRET, *Op. cit.*, p. 249.

civilisés » ceux qui vivaient différemment. Les frères pensaient que seule notre religion pouvait les élever au rang de civilisés. Pour f. Salvius, *«le seul moyen de leur faire perdre leurs habitudes de non civilisés est de leur donner une connaissance approfondie de notre religion.»* F. Constantin parle de leur intelligence peu développée, de leur paresse viscérale et de leur peu de persévérance dans le travail. Quant au f. René-Maurice, il écrit : *« Nos élèves n'étaient pas tourmentés par la fièvre du savoir »* et cependant il ajoutait : *« Ils disposaient de facultés d'assimilation assez remarquables. En quelques semaines, nos élèves débutants avaient acquis suffisamment de vocabulaire et de grammaire pour se débrouiller en anglais. »* Si la classe n'était pas leur fort, il y avait des domaines où ils demeuraient imbattables : la chasse, la pêche et par-dessus tout la course à cheval. Ils rêvaient tous de folles chevauchées à travers la Prairie, montés sur un poney ou un cheval à demi dompté. F. Constantin écrit : *« Ils abordent un cheval lancé au galop, lui sautent sur le dos et s'y tiennent debout ! A chacun ses loisirs ! »* Voilà campé en quelques mots le type d'élève indien.

Les quatorze frères, obédience en poche, rejoignirent deux par deux leur champ d'apostolat. Il n'est pas possible de suivre chaque frère au cours de ces six années vécues aux Montagnes Rocheuses, pas plus d'ailleurs que chaque Mission. Pour ce qui concerne les constructions, elles adoptaient à quelque détail près le même plan, y compris en Alaska. On y trouvait la résidence des Pères, la chapelle, l'internat, une école de garçons souvent construite à la suite des bâtiments communautaires et enfin une école de filles bien indépendante des autres constructions.

L'effectif des internes était à peu près le même dans chaque Mission : une trentaine de garçons et autant de filles. Arrêtons-nous sur quelques aspects de l'activité des frères : ils permettront de mieux

comprendre les difficultés rencontrées auprès des jeunes Indiens mais aussi les joies de l'apostolat.

D'abord une première chose que connaissaient pratiquement tous les frères, c'était leur présence quasiment permanente aux jeunes, c'est-à-dire pendant la durée des travaux de classe et les occupations manuelles mais aussi les jeux et le temps du sommeil. L'année scolaire allait de septembre à fin juin sans interruption ; suivait un arrêt de deux mois en juillet et août. Qu'en pense f. René-Maurice dans ses *Souvenirs ?* « *Partager le vie de nos élèves, du premier septembre à la fin juin, sans un seul jour de repos, en un mot se mettre entièrement à leur service, c'était vraiment notre seule ambition, avec le don de soi le plus désintéressé.* » Soit, mais cet horaire à allure de course de relais ne laissait pas aux deux frères le temps de prier ensemble, de se promener ensemble, de se divertir ensemble. Lorsque l'un était libre, l'autre était de service auprès des élèves. Toujours le f. René-Maurice : « *Avec la prise en charge des élèves à tour de rôle, nous ne pouvions plus vivre un moment ensemble, pas même aux heures de repas. A peine les heures de loisirs suffisaient-elles aux exercices de règle.*¹³ » Le dortoir qui aurait dû être un moment de repos et de sommeil devenait un cauchemar ! F. René-Maurice continue : « *Certaines nuits d'hiver, quand le vent du Nord se mettait à souffler, le thermomètre tombait au plus bas. Pour maintenir une température supportable, il me fallait toutes les heures bourrer de bois un grand poêle. J'étais contraint de m'allonger tout habillé sur mon lit et de renoncer au sommeil.* » (F. Constantin connaîtra une situation encore pire car il était seul avec deux douzaines d'internes). Quelle que soit la Mission, grosso modo le règlement et la présence des frères se déroulaient suivant le même rythme.

¹³ *Souvenirs de mes jeunes années*, par f. René-Maurice, p. 31.

Cependant deux exemples permettront de mieux appréhender le dévouement exemplaire de nos missionnaires : les sources en sont les *Souvenirs des Montagnes Rocheuses* de f. Cyprius-Célestin et les *Souvenirs de mes jeunes années* de f. René-Maurice. Les nombreuses citations de l'un et de l'autre permettront de mieux comprendre la condition difficile et absorbante de nos frères auprès des élèves indiens. Vues de Ploërmel, les missions des Montagnes Rocheuses semblaient pleines de promesses, elles avaient soulevé l'enthousiasme, mais la réalité devint peu à peu décapante.

F. Cyprius-Célestin avait été placé avec f. Charles-Henri dans la Mission Saint-François Régis à Colville¹⁴ dans l'État de Washington, non loin du fleuve Columbia, dans la tribu des *Marmites*. La mission était bâtie selon le même schéma que les autres : église, résidence des Pères, école, bâtiment de ferme. L'ensemble avait un aspect vieillot : les frères savaient que la pauvreté serait leur lot et de plus la mission était très isolée ; les habitations étaient rares et très distantes les unes des autres. Les deux frères eurent un mois pour préparer la classe ; comme détente, ils avaient le bain à la rivière toute proche ou la chasse, fusil sur l'épaule, car il fallait tuer du gibier pour la subsistance.

Septembre était arrivé et donc l'ouverture des classes. Laissons f. Cyprius s'exprimer : « *Nous avons trente-cinq élèves, tous pensionnaires, ce qui signifiait que nous les aurions vingt-quatre heures par jour pendant dix mois consécutifs. C'était une œuvre difficile pour les jeunes que nous étions. Comment les supérieurs avaient-ils osé nous lancer dans une telle aventure ? Nous aurions à faire nos preuves et aidés de la grâce de Dieu et d'un peu de savoir-faire, nous voulions réussir.* » Son confrère, f. Charles-Henri, se

¹⁴ Andrew Colville : un des principaux dirigeants du commerce de fourrures de la région.

chargeait de la surveillance et f. Cyprius de l'enseignement. Le travail n'était pas aisé : il se trouvait face à 35 élèves de 7 à 19 ans, certains de son âge ! Et qu'importe si les élèves le vieillissaient ! Seuls, un petit nombre possédaient quelques rudiments d'anglais. Et comment apparaissaient les élèves ? Fermés et silencieux. A table le silence n'était pas exigé mais aucun ne parlait ; ils étaient tout entiers à leur assiette dont ils absorbaient le contenu avec grand bruit et tout en ignorant le voisin.

Il arrivait au P. de La Motte de faire la visite des écoles de Missions et donc de questionner le frère. Un jour d'octobre 1904, il entra dans la classe du f. Cyprius et lui demanda si ses élèves apprenaient leur prière en langue indienne ! Devant la réponse négative du frère, le visiteur sur le champ lui apprit *l'alphabet kalispel*, c'est-à-dire indien et la prononciation. Par exemple le *g* est un peu semblable au *g* espagnol, c'est une sorte de *r* sortant du gosier. Quant au *k* il est martelé en haut du pharynx, et ainsi de suite. Il lui fallut aussi apprendre à prononcer à *l'indienne* les noms de baptême français : *Sapié* pour Xavier, *Piel* pour Pierre, *Plaço*a pour François, *Susep* pour Joseph, etc. Des noms d'animaux ou de fruits, par exemple : cochon, mouton, pomme, prune, n'existaient pas dans la langue. Le maître dessinait l'objet au tableau et prononçait le mot anglais. Ses progrès dans la langue indienne furent rapides, si bien qu'il les faisait prier dans cette langue matin et soir ; et de plus il acquit une réputation de savant auprès de ses élèves car il parlait français, anglais et indien ! A ce propos, l'un des frères jésuites de la Mission, f. Varaldi, eut avec lui ce dialogue : « *Savez-vous, vous êtes en train de vous faire une réputation ! – Comment cela ? – J'ai demandé à quelques-uns de vos élèves s'ils étaient contents de leur nouveau professeur. – Oh oui, il nous enseigne bien, et savez-vous il lit l'indien tout aussi bien que l'anglais : il est savant !* » Une réputation à bon marché. La difficulté

qu'ils éprouvaient à lire l'anglais leur faisait croire que lire l'indien était aussi de haut savoir !

Les journées étaient éreintantes et les nuits ne permettaient pas le repos car il fallait alimenter le poêle à bois. A propos de dortoir et de condition de sommeil et de literie f. Cyprius décrit des scènes qui ne manquent pas d'humour : *« Nos élèves couchaient sur des paillasses. À la sortie de juin, elles étaient vidées de leur contenu, la paille brûlée, les sacs lavés ; ce qui nous permettait d'éliminer la vermine et de commencer l'année nouvelle en propreté. En août, il fallait remplir les paillasses. Mon confrère et moi, nous bourrions les sacs de paille, ceux des garçons et ceux des filles. Les religieuses en cousaient l'ouverture. Ces paillasses étaient rondes comme des saucissons et l'équilibre de l'occupant était instable. Au début, il arrivait que le surveillant était réveillé en sursaut par le bruit d'un corps tombant sur le plancher ; l'un des dormeurs avait roulé par terre. »* Mais l'épreuve la plus pénible était l'isolement. Nos frères se sentaient seuls dans ces immensités, et de plus le travail continu ne permettait pas une vraie vie de communauté. La présence des élèves ne remédiait pas à cette solitude car, écrit f. Cyprius : *« leur mentalité était si différente de la nôtre. De plus ce malaise s'amplifiait jusqu'à vous écraser. Jeunes de dix-huit, vingt ans, nous ne pouvions échapper à cette oppression qui nous tenaillait le cerveau, nous faisait douter de notre 'santé'. »* (En Alaska aussi le f. Constantin a connu cette angoisse de la solitude au point de craindre de perdre la tête. Il l'avouera lui-même).

Ces quelques réflexions écrites par le f. Cyprius montrent combien nos frères missionnaires œuvraient dans une civilisation et une culture complètement différente de la leur, en conséquence il leur fallait s'adapter et entrer dans une tout autre mentalité et pour, reprendre saint Paul : ils devaient « se faire Indiens avec les Indiens ».

F. Cyprius-Célestin a vécu sept ans dans ce petit district « des Saints Anges » établi dans les Rocheuses, somme toute heureux de vivre à l'ombre d'une autre communauté, celle des jésuites. Il écrit dans ses carnets beaucoup plus tard : « *Pendant sept ans nous avons vécu chez les R. P. jésuites. Nous étions de leur communauté au réfectoire, à la récréation [...] Ces hommes, Pères et Frères convers, avaient leurs caractères personnels, mais on trouvait chez tous une ferveur prenante qui fortifiait notre idéal religieux et apostolique.* »

À quelque 800 km de la Mission du f. Cyprius vivent deux autres frères de l'Instruction Chrétienne, les ff. René-Maurice et Salvius dans la Mission de la Sainte Famille ou *Holy Family Mission*, dans la tribu des *Pieds Noirs*. Là aussi, on trouve le même agencement dans les constructions : église, résidence des Pères et école des garçons, résidence des religieuses et école des filles. F. René-Maurice décrit la Mission comme suit : « *La Mission de la Sainte Famille était nichée dans un coude d'un affluent du Missouri. Elle était bien modeste comparée à Saint-Ignace ! Sur un côté d'une route poussiéreuse s'élevaient les deux étages d'une solide construction de pierre. C'était la résidence des Pères qui abritait l'école des garçons. En face, de l'autre côté de la route, s'élevaient une modeste église et, tout proche, le couvent des Ursulines avec l'école des filles. On ne voyait aucune autre habitation aux alentours*¹⁵. » La Mission de la tribu des *Nez Percés* se trouvait dans l'angle formé par la frontière canadienne et le versant nord-est des Rocheuses, dans l'État de l'Orégon.

La Mission de la Sainte-Famille abritait aussi une cinquantaine de garçons de dix à seize ans. Là, par contre, les frères pour le repas de midi laissaient les enfants aux soins des religieuses. Pour le reste, la présence des enfants était constante : de jour comme de nuit. Ils ne

¹⁵ F. René-Maurice ALLORY, *Op. cit.*, p. 28.

quittaient pas les enfants et cela de septembre à juin. Et là aussi, toutes les matières étaient enseignées par les frères. Par exemple, f. René-Maurice assurait et le travail scolaire dans la langue anglaise et l'organisation des jeux et la surveillance du dortoir pendant que f. Salvius s'occupait essentiellement de la direction ; et pour clore le tout sans aucun jour de vacance ni à Noël, ni à Pâques, seulement les mois de juillet et d'août. F. René-Maurice écrit : « *Du premier septembre et dix mois durant, nous étions pris dans un engrenage d'occupations qui ne nous laissaient pas un moment de répit. C'était le meilleur antidote contre le soleil noir de la mélancolie.* »

Chose curieuse, les petits Indiens étaient très doués pour le dessin et la musique, note f. René-Maurice ; aussi f. Salvius avait-il créé une fanfare à l'école. Les répétitions avaient lieu au cours des longues périodes d'hiver dans la salle de récréation chauffée par un poêle à bois car le thermomètre pouvait atteindre 40° au-dessous de zéro. Le résultat fut à la mesure de la persévérance du chef de chœur et des musiciens : le dernier jour de l'année, ils purent jouer une Marche funèbre !

Par ailleurs, pour lutter contre ce froid polaire au dortoir, il n'y avait qu'une solution : bourrer de bois le grand poêle tout au long de la nuit. En conséquence, f. Salvius se levait toutes les heures, ce qui signifiait pratiquement qu'il ne fermait pas l'œil. Le dortoir fut baptisé *la petite Sibérie* ! Il y avait aussi la classe et la différence d'âge était si grande – de dix à seize ans – que f. René-Maurice était obligé de courir d'un groupe à l'autre, car si les aînés saisissaient à peu près l'anglais, les plus jeunes ne s'exprimaient que dans la langue de leur tribu, du moins pendant les premiers mois de l'année scolaire.

Ajoutons à tout ceci que la classe ne passionnait pas tous les élèves indiens. Beaucoup ne rêvaient que chevauchées sur un poney, et très peu aux parchemins à collectionner ! Ils n'ambitionnaient que de

parler la langue des Blancs, alors pourquoi apprendre tant et tant de choses ! Et puis l'avenir ne leur semblait guère réjouissant. Les Blancs n'allaient-ils pas obliger leurs tribus à reculer toujours plus vers l'Ouest ? F. René-Maurice en avait l'intuition quand il écrivait : « *Je pressentais des lendemains dramatiques pour mes jeunes adolescents si sympathiques mais trop insouciantes. Eux aussi, dans un proche avenir, seraient victimes de durs affrontements avec les envahisseurs blancs. Pour défendre leurs terres à armes égales avec les « ennemis » venus de l'Est, il leur faudrait posséder une culture intellectuelle dont ils n'avaient cure.* »

Cependant il ne faudrait pas conclure que le fait d'enseigner les jeunes Indiens ne présentait que des difficultés. Un bon nombre d'entre eux disposaient de moyens intellectuels remarquables. « *En quelques semaines, écrit le f. René-Maurice, mes élèves débutants avaient acquis suffisamment de vocabulaire et de grammaire pour se débrouiller en anglais.* » Les fêtes et séances organisées en cours d'année étaient l'occasion, pour beaucoup, de manifester leur talent.

Laissons la parole, pour terminer, au f. Cyprius. Les quelques lignes extraites des *Souvenirs des Montagnes Rocheuses* résument bien le travail intense, mais aussi la solitude due au manque de vie commune et à l'éloignement les uns des autres. Il écrivait : « *Dix mois par année, nous avions les élèves pensionnaires, nous ne trouvions de repos ni jour, ni nuit car nous n'étions que deux pour l'enseignement et la surveillance. Si l'un de nous tombait malade, l'autre devait faire face à tout. Mais la plus pénible épreuve était l'isolement. Perdus dans ces immensités, nous nous sentions seuls, isolés que nous étions même de notre confrère par un travail continu qui ne nous permettait pas une vraie vie communautaire. La société de nos élèves ne remédiait que peu à cette solitude, tant leur mentalité était différente de la nôtre. Mais nous tenions bravement pour Dieu et pour les âmes.* »

Chaque fin d'année scolaire permettait aux frères de se regrouper pour la retraite annuelle et de vivre ensemble quelques semaines de vacances. Et selon la coutume de l'époque, chaque frère devait se préparer à une mutation toujours possible. Ces retraites annuelles marquaient profondément les esprits. À ce propos, f. René-Maurice écrivait que « *ces retraites des Montagnes Rocheuses ont laissé aux heureux privilégiés des souvenirs inoubliables. Saint-Ignace était un lieu de silence et de paix, une solitude privilégiée pour la rencontre de l'âme avec Dieu*¹⁶. » Et quelle joie de se retrouver après un an de séparation ! Que d'expériences à échanger et d'anecdotes à raconter au sujet de ces jeunes Indiens qu'ils aimaient au point d'avoir tout sacrifié pour eux !

Il faudrait pouvoir résumer les impressions de chaque frère. Certains insisteraient peut-être sur la rudesse du climat, voire la sobriété de la nourriture ou la monotonie du travail souvent bien ardu et ingrat, d'autres mentionneraient sans doute le terrible isolement, d'autres enfin souligneraient la liberté de vivre leur vie religieuse ou le progrès des élèves dans la foi chrétienne, ou les bons rapports avec les Pères et les Frères jésuites. Deux témoignages aideront à mieux appréhender ces missionnaires hors du commun que furent nos frères des Montagnes Rocheuses. D'abord celui du f. Cyprius : « *Nous quittions les Montagnes Rocheuses. Pendant sept ans nous avons vécu dans un tout petit district mais dont les membres étaient très unis. Nous allions être dispersés en cet été 1910, mais nous n'oublierions jamais les jours heureux que nous avons vécus dans l'union et la charité. J'étais le plus jeune du groupe, et j'ai toujours considéré que commencer ma vie*

¹⁶ *Souvenirs de mes jeunes années*, p. 32.

religieuse dans un milieu si fervent, a été pour moi une grande grâce¹⁷. »

Et celui de f. René-Maurice : « *Les années passées aux Montagnes Rocheuses et en Alaska m'ont profondément marqué. Je remercie Dieu de m'avoir si manifestement soutenu et procuré une expérience unique à l'aube de la vie apostolique consacrée au service de la jeunesse. Je n'avais qu'une ambition : réaliser, dans la mesure de mes faibles moyens, l'idéal proposé par Jean-Marie de La Mennais à tous ses fils : 'Faire connaître Jésus-Christ'*¹⁸. »

Conclusion.

Apparemment, rien ne laissait prévoir la fin prochaine de la mission des Montagnes Rocheuses. C'est le chapitre de 1909 qui en décida la fermeture. La tourmente de 1903, qui s'annonçait, avait été l'une des causes de l'ouverture de la mission et, en choisissant l'exil, les frères sauvaient peut-être leur vocation et pérennisaient leur famille religieuse. Maintenant quelles étaient les raisons qui motivèrent leur départ ? Étaient-ce les difficultés que les frères rencontraient et qui transparaisaient nécessairement dans leur courrier aux supérieurs ? Était-ce le manque d'autonomie dont plusieurs souffraient ? La tutelle des Jésuites pesait-elle parfois ? « *Nous étions utilisés pour leurs Missions indiennes* » avait écrit le f. René-Maurice, et il ajoutait concernant l'avenir : « *L'invasion des Blancs en pleine expansion ne condamnait-elle pas, à plus ou moins brève échéance, la survivance même des écoles indiennes ?* » Les supérieurs voulaient-ils étoffer d'autres missions ? Toutes ces raisons furent sans doute prises en compte.

¹⁷ *Souvenirs des Montagnes Rocheuses*, p. 113.

¹⁸ *Souvenirs de mes jeunes années*, p. 79.

F. Cyprius-Célestin, toujours dans ses *Souvenirs des Montagnes Rocheuses*, relatait l'événement et ce qu'il écrivait nous éclaire aujourd'hui un peu plus. « *Après sept ans de présence aux Rocheuses, nous quittions l'Ouest, rappelés par notre supérieur général. Le chapitre de 1909 avait décidé de fermer plusieurs missions pour opérer un regroupement des forces, nécessité par les besoins d'œuvres anciennes durement frappées par le manque de recrutement français.* » Par lui, nous connaissons aussi le sentiment du directeur principal, f. Bruno et des Pères jésuites, à l'annonce du départ des frères. Il ne semble pas que les Pères jésuites furent avertis de la décision du chapitre. Quant au f. Bruno, il en fut profondément bouleversé au point de présenter un comportement étrange. Mais écoutons encore f. Cyprius. « *Aux vacances de 1909, un chapitre général s'était assemblé et le R. F. Jean-Joseph avait été élu supérieur général. Le frère Hervé de retour de France nous avait apporté une rumeur entendue que notre Mission des Rocheuses était supprimée. Une lettre du nouveau supérieur général confirma la nouvelle.*

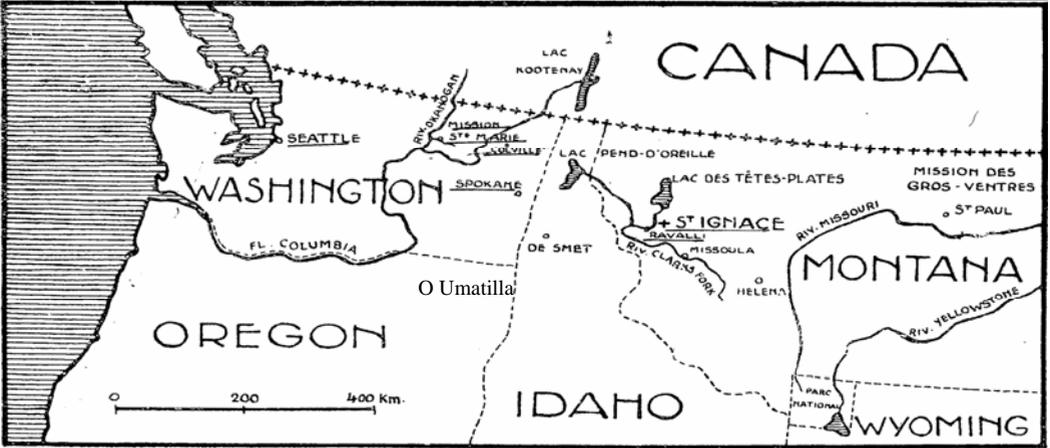
Cela posait des problèmes au C.F. Bruno, car ni le R.P. de La Motte, ni les supérieurs des Missions ne voulaient le départ des frères. C'était le C.F. Bruno qui avait communiqué la nouvelle au R.P. de La Motte. La décision du Conseil Général le mortifia beaucoup. Il le fit savoir un peu rudement à son interlocuteur. D'autres Pères firent pression pour garder les frères à tout prix. Il n'en fallait pas plus pour chavirer notre pauvre supérieur. Il était obsédé par ces tracasseries. J'étais obligé de lui tenir compagnie constamment pour le distraire de ses rêveries. Quand il surveillait les élèves, il se parlait à lui-même, absolument inconscient de tout ce qui se passait autour de lui. » Rude épreuve pour le vénéré supérieur.

En cette fin juin 1909, tous les frères savaient qu'ils devaient quitter les Montagnes Rocheuses et tous allaient appliquer la Règle à la lettre : « *Quand un frère recevra l'avis de son changement, il fera en*

sorte que les enfants l'ignorent. » Et de fait, tous les élèves partirent en vacances sans penser qu'ils ne reverraient plus les fils de Jean-Marie de la Mennais. Ils seront remplacés en septembre par des frères hollandais. Une page était tournée, l'une des plus belles sans doute de nos aventures missionnaires. C'était aussi la fin de ce petit district qui avait choisi de s'appeler « District des Saints Anges » et dont la durée n'avait été que de sept ans. Petit par le nombre de frères et le nombre d'années mais grand par la générosité de ses membres.

Les frères des Montagnes Rocheuses furent nommés dans différentes missions : f. Bruno rejoignit Tahiti, f. Hippolyte-Victor Haïti, f. Urbain et f. Floribert l'Égypte, f. René-Maurice et f. Hervé l'école St-Edouard de Montréal, les autres enfin furent placés dans différentes écoles du Canada.

Le moment est venu de revenir en arrière pour suivre celui qui avait dû quitter par obéissance la Mission Saint-Ignace pour rejoindre la lointaine Mission Holy Cross en Alaska, située à 3500 km de Saint-Ignace. D'abord seul, les deux premières années, puis en compagnie du f. René-Maurice, il allait connaître, avec les jeunes Esquimaux et la nouvelle communauté, des joies sans nul doute mais aussi des épreuves. C'était f. Constantin-Marie.



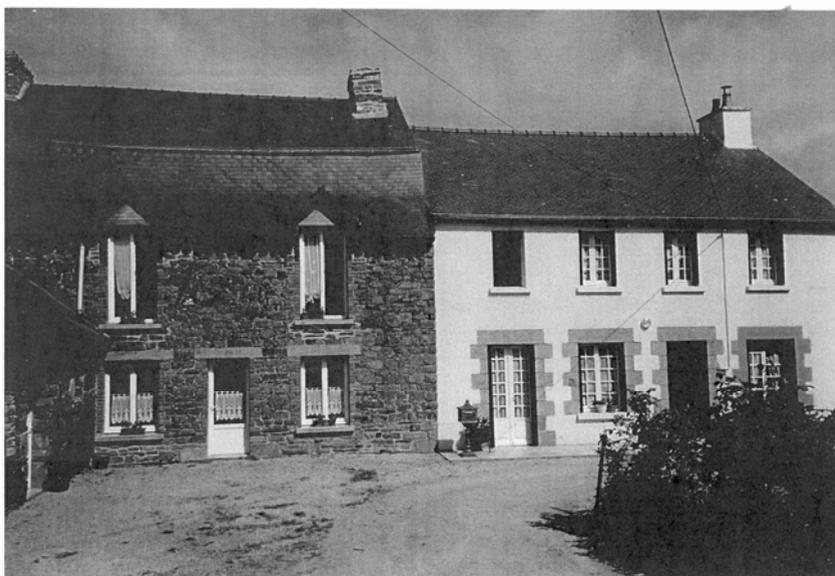
Carte de la mission Saint Ignace



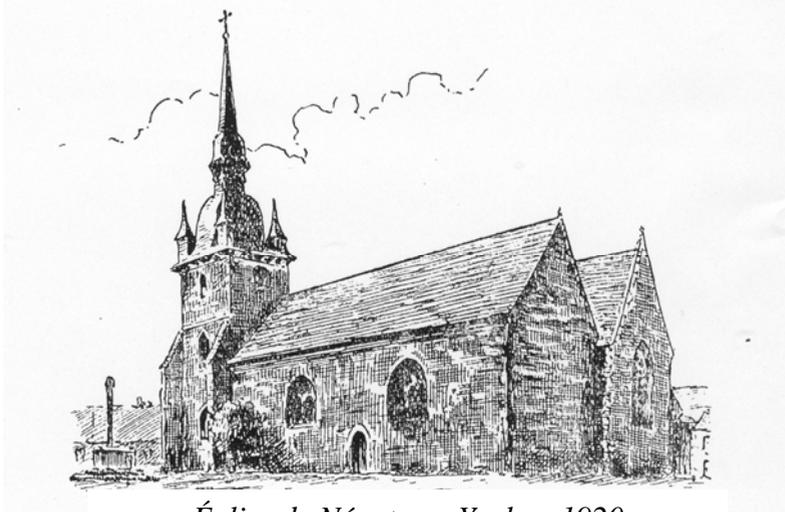
Carte de la Mission Holy-Cross



Maison paternelle du f. Constantin-Marie en 1920



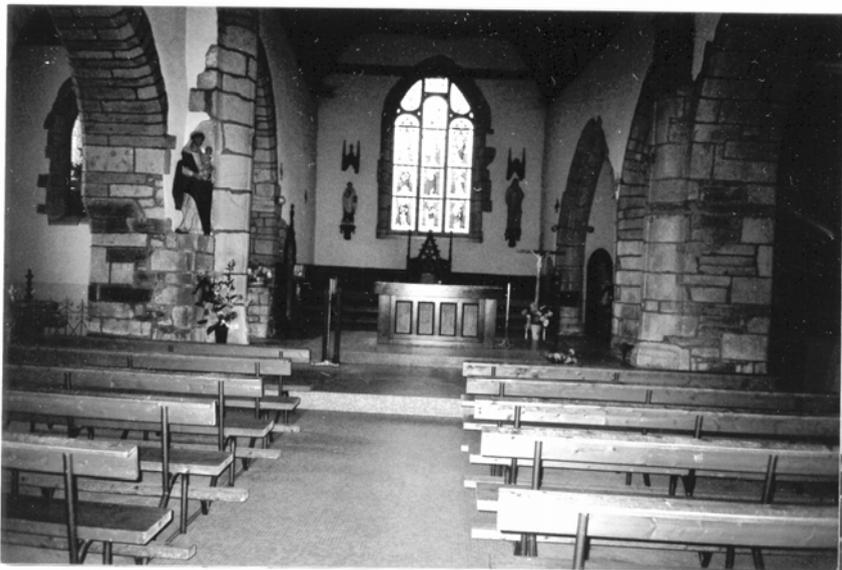
Maison paternelle aujourd'hui



Église de Néant-sur-Yvel en 1920

Et aujourd'hui





Intérieur de l'église de Néant



Tombeau de la 'sainte de Néant' Anne de Volvire.



La Mission Saint-Ignace.



*La communauté des Pères jésuites et des Frères en 1903 :
1^{re} rangée, 1^{er} à gauche : f. Bruno, directeur principal ; dernier
à droite : f. Constantin-Marie*



La communauté de Holy-Cross en 1906 : à gauche, f. René-Maurice : l'avant-dernier à droite : f. Constantin-Marie



F. Constantin-Marie devant l'entrée de l'internat.



À l'arrachage des souches



et à la fenaison



F. René-Maurice : départ à traîneau.



La Mission Holy-Cross derrière les collines boisées, le Yukon au pied de la Mission.



F. Cyprius-Célestin Trégret



*F. René-Maurice Allory,
au jour de ses cent ans.*



F. Constantin-Marie, Assistant en 1920.

II.

F. CONSTANTIN-MARIE ROULIN EN ALASKA.

En ce début de septembre 1905, f. René-Maurice arrivait à la Mission de Holy-Cross en Alaska. Il descendit du bateau, à faible tirant d'eau, spécialement construit pour naviguer sur le Yukon. Le débarcadère était situé juste au bas de la Mission. La personne qui l'attendait n'était autre que le f. Constantin-Marie. A ce propos, il écrit dans ses mémoires : « *Le premier qui vint à ma rencontre quand je descendis du vapeur fut le frère Constantin. Quand nous fûmes seuls, je restai interloqué par la question qu'il me posa : « N'avez-vous rien remarqué d'étrange dans ma physionomie ? » Ma réponse le fit sourire : « A mes yeux, vous êtes toujours le même frère Constantin. »*

« *Ce n'est que plus tard, lorsque je devins son collègue à l'école de Holy-Cross, que je saisis tout le sens de sa question. Il croyait que les souffrances morales durant l'année passée l'avaient fortement marqué. Il me fit cette confidence : « Si je n'avais pas eu les consolations de la foi, je crois que je serais devenu fou... J'étais trop heureux à Ploërmel¹⁹. »* Comment avait-il donc vécu cette première année en Alaska ? Sa condition était-elle si éprouvante qu'il faillit en perdre la tête comme il le dit lui-même ?

Mais avant de suivre f. Constantin dans son apostolat, il est souhaitable de revenir brièvement sur son enfance, son adolescence et ses premières années d'apostolat

¹⁹ F. René-Maurice ALLORY, *Souvenirs de mes jeunes années*, p. 43.

Désiré Roulin était né le 19 mai 1874 au village de la Grande Touche, dans la commune de Néant-sur-Yvel située à douze kilomètres de Ploërmel. Le village est éloigné du bourg d'environ un kilomètre : il comprenait à cette date une dizaine de fermes.

Cent trente ans plus tard, le village n'a pas oublié Désiré Roulin. Une petite nièce, née aussi Roulin, habite toujours la maison familiale, aujourd'hui rénovée, mais reconnaissable, telle qu'on peut le constater sur la photo. La biographie de f. Célestin-Auguste, *Un religieux éducateur : le Très Cher Frère Constantin-Marie*, a été lue par toute la famille et est conservée précieusement. À l'époque de f. Constantin, le bourg comptait 1200 habitants, la commune était essentiellement agricole. Aujourd'hui, Néant-sur-Yvel a pris un coup de jeune jusqu'à s'enorgueillir d'être à la porte des légendes de Brocéliande et de la fée Viviane. Sur un dépliant pour touristes, on peut lire : « *Néant est un territoire intimement lié à l'univers merveilleux de Brocéliande. Ses bois, ses ruisseaux et ses étangs en font un coin de paradis pour les pêcheurs.* »

Désiré était le dixième et dernier enfant de la famille. Sept années le séparaient de son précédent frère et bien sûr il était choyé et entouré de tendresse par ses parents, ses frères et ses sœurs. Tout en lui attirait : son beau visage, son regard candide. Il vécut toute son enfance dans un climat d'amour et de piété. Le dimanche, les dix enfants et les parents se rendaient à l'église. On peut imaginer le petit Désiré conduit par sa mère sur la tombe de la Sainte de Néant : *Anne Toussaint de Volvire*, décédée en odeur de sainteté le 12 février 1694 et enterrée dans l'église paroissiale.

Très tôt, la piété de Désiré attira l'attention de Monsieur le Recteur qui lui proposa le séminaire des Carmes à Ploërmel, mais il lui répondit : « *Non, je voudrais aller à l'école des frères à Ploërmel.* » Et

de fait, il fut inscrit à l'externat Saint-Armel à la rentrée de septembre 1884. Il avait dix ans. Cette fois, c'est le directeur, f. Gordien, qui remarqua sa piété et son application en classe, mais ce n'est qu'au bout de quatre ans qu'il lui posa la question de la vie religieuse. Sa réponse fut sans ambiguïté : « *Oui, je veux être Frère de Monsieur de la Mennais et pas autre chose jamais.* »

Le 30 août 1888, Désiré entra au postulat de Ploërmel et un an plus tard il prenait l'habit sous le nom de frère Constantin-Marie. C'est au cours du noviciat qu'il avait contracté un gros rhume suite à un refroidissement. Il en a gardé toute sa vie des séquelles qui le rendront fragile et souffreteux : séquelles qui le conduiront à la tombe à l'âge de 52 ans.

L'année du scolasticat est consacrée au travail pour l'obtention du brevet et après deux années d'enseignement, une au postulat Saint-Jean de Livré et une au collège de Châteaubriant, il dut, malgré une santé chétive, rejoindre la caserne pour laquelle il ne manifestait que répugnance. Ce fut, dira-t-il plus tard, « *la plus grande souffrance de ma vie* » tant les comportements, les conversations et la mentalité étaient aux antipodes de son âme pure. Treize jours de caserne avaient suffi pour en laisser un souvenir amer. Le reste du temps, il le passera à l'infirmerie ou en convalescence.

À la fin du temps légal de son service militaire, il était nommé, à 24 ans, professeur au scolasticat de Ploërmel. Il y restera cinq années, de 1898 à 1903. Ce furent des années merveilleuses d'amitié et de charité fraternelle dont le souvenir le soutiendra au cours des années difficiles en Alaska. « *J'étais trop heureux à Ploërmel* » dira-t-il à f. René-Maurice lors de leur première rencontre à Holy-Cross. Et quelques mois avant d'embarquer il avait écrit à un ami : « *Il est vrai que Ploërmel me plaît beaucoup, toutefois je n'hésiterais pas à le*

quitter si l'ordre m'en était donné, mais je ne me résoudrais pas vite à faire les premières démarches. »

À partir du vote de la loi sur les Associations – loi du 1^{er} juillet 1901 – les événements s'étaient précipités. L'anxiété gagnait les âmes face à une catastrophe qui s'annonçait. F. Abel Gaudichon, supérieur général, soutenait l'espérance de tous, parce que animé d'une confiance sans borne dans la Providence. Jusqu'au dernier moment il avait pensé que la loi, qui portait en elle la suppression des Congrégations, n'obtiendrait pas la majorité à la Chambre des Députés. Mais en même temps, il encourageait les frères à partir loin du pays. C'est ainsi que f. Constantin-Marie et six autres confrères embarquèrent au Havre à bord du *Lorraine* pour les Montagnes Rocheuses le 24 janvier 1903.

Vers le nouveau champ d'apostolat.

Le 31 juillet 1904, après une année d'étude de l'anglais à la Mission Saint-Ignace, f. Constantin quittait la Mission avec les frères Charles-Henri et Cyprius-Célestin. Ces derniers rejoignaient leur poste à la Mission Ste-Marie de Colville, dans la tribu des *Marmites*. Là, il leur fit ses adieux et partit seul pour Seattle que le bateau atteignit après avoir navigué pendant sept heures dans le Puget Sound²⁰.

À Seattle, il disposa de quelques heures avant de monter à bord du *Victoria*. Il mit à profit ce temps pour écrire quelques lettres dont une au supérieur général, f. Abel Gaudichon. Il y exprimait ses craintes mais aussi sa joie de s'abandonner à la volonté de Dieu : *« Je vous renouvelle mes adieux et je me recommande à vos prières, mon Révérend Frère. Malgré mes appréhensions, je m'embarque d'un cœur*

²⁰ Le Puget Sound est un bras de mer de l'Océan Pacifique bordant le Nord-Ouest des Etats-Unis.

*joyeux car j'accomplis la volonté de Dieu. Je sais que je ne puis rien faire de mieux que de m'y conformer complètement*²¹. »

Suivit une longue navigation sur plus de 3700 km, d'une durée de 11 jours, le long des côtes canadiennes. Sa physionomie rayonnante et pleine de bonté favorisait les échanges avec les voyageurs et en particulier avec un jeune pasteur protestant avec qui il eut de longs entretiens sur son Église, et la Vierge Marie. La difficulté résidait dans la langue anglaise qu'il ne maîtrisait pas suffisamment pour des entretiens approfondis. Quant à la plupart des passagers, ce sont des hommes d'affaires, des prospecteurs et des mineurs en quête de filons d'or qui en fait n'intéressaient que très peu f. Constantin. D'une part, sur le même bateau, des hommes épris de fortune à réaliser par l'or, de l'autre un humble religieux, animé d'une autre passion : celle de Jésus-Christ. Un abîme nécessairement les séparait.

Le long voyage prit fin le 10 août. Il débarqua à Nome, ville peuplée à cette époque de 2500 habitants et située au-delà du détroit de Bering²², mais l'été elle pouvait atteindre 20.000 habitants à cause des chercheurs d'or « *car tout le plateau où s'élève Nome est formé d'alluvions aurifères ; on trouve l'or partout, dans les rues, sous la mousse, partout ; on lave la terre et l'on obtient le métal précieux*²³. » Sitôt débarqué il se rendit à la résidence des Jésuites et s'adressa à un Père nommé Fortune qui s'exprimait en français : quelle joie pour f. Constantin ! Il écrit : « *Avec quel plaisir je ne me souviens plus de l'anglais, je ne pourrais vous le dire ! Au moins je disais ce que je voulais et je comprenais ce qu'on me disait*²⁴. » C'est aussi son premier

²¹ Cf. CAVALEAU J. , *Op. cit.*, p. 100.

²² Détroit qui doit son nom au navigateur danois V. Bering.

²³ CAVALEAU J. , *Op. cit.*, p. 105.

²⁴ Id., p. 105.

contact avec les Esquimaux : ce peuple vers lequel le Seigneur l'envoie et qu'il va rencontrer quelques jours plus tard. Il compare ce qu'il voit à la Mission Saint-Ignace. Là-bas la civilisation, ici la promiscuité. Il note : « *Ils ont de petites tentes très basses ne présentant qu'une ouverture ; et là, dans ces réduits, vivent entassés les uns sur les autres, dix, douze, quinze personnes et quelquefois plus*²⁵. »

Et le voici en route vers l'ultime étape qu'est la Mission Holy-Cross. Mais avant d'arriver il lui fallait encore s'arrêter à l'île Saint-Michel située à quelque 160 km de Nome. Le voyage ne fut pas une sinécure ! De l'île, il embarqua sur *l'Elk* : un petit caboteur infect et malpropre sur lequel f. Constantin passa un jour et deux nuits dans l'unique salle qui servait à la fois de salle à manger, de salon et de dortoir ! À l'embouchure du Yukon, le 13 août, il quitta le caboteur et monta à bord du *Margaret* : bateau spécialement construit aussi pour naviguer sur le Yukon, mais la navigation s'y avéra difficile car naviguer dans un delta rempli de bancs de sable provoquait souvent l'échouage de l'embarcation. C'est ce qui arriva deux fois, obligeant les voyageurs à patienter deux jours ! Enfin, sorti du delta, le bateau mit encore plusieurs jours avant d'atteindre la *Mission Holy-Cross*, le 21 août. F. Constantin était éloigné de plus de 3500 km de ses confrères les plus proches.

Avant de suivre f. Constantin au cours de ses cinq années de vie missionnaire exceptionnelle et en même temps très éprouvante, il est utile de situer très sommairement le pays et les habitants en ce début du 20^{ème} siècle.

Aujourd'hui, ouvrages, émissions de radio et de télévision, Internet permettent de connaître le mode de vie, les occupations, l'habitat et les mœurs des Esquimaux du Nord Canada et de l'Alaska.

²⁵ Id., p. 105.

L'État s'est mis à la mode américaine et n'a plus rien à envier aux autres États de l'Union : autoroutes, chemins de fer et aéroport en font un État moderne et depuis longtemps la plupart des Esquimaux ont abandonné le traîneau pour le scooter des neiges.

Mais en 1905, il n'en était pas ainsi. Voici ce qu'écrivait René-Maurice : « *L'Alaska, cet immense pays froid, à peu près désertique, où la terre ne dégèle jamais qu'en surface, ne possédait en ce temps-là ni route ni chemin de fer. En dehors des traîneaux à chiens lancés sur des pistes hasardeuses, seuls les cours d'eau, spécialement le Yukon, permettaient de pénétrer vers l'intérieur*²⁶. »

Géographiquement, le détroit de Bering sépare la Sibérie de l'Alaska. Il a une largeur de 64 km. D'abord territoire russe, l'Alaska fut acheté à la Russie par les États-Unis en 1867, et ce n'est qu'en 1959 que l'Alaska fut agrégé à l'Union pour former le 49^{ème} État. Le relief est contrasté. Si le Nord est formé de plaines à perte de vue, le Sud par contre est composé d'un ensemble de chaînes dominées par le mont Mc Kinley qui culmine à 6187 m. (le plus haut sommet de l'Amérique du Nord). Le Yukon, long de 3290 km, est navigable sur plus de 1000 km mais seulement pendant les trois mois d'été. Les vapeurs, à faible tirant d'eau, munis d'une roue à aubes à l'arrière, étaient équipés d'une chaudière chauffée au bois. Ils assuraient le service d'une manière très irrégulière.

Les habitants, les Esquimaux, qui se donnaient à eux-mêmes le nom d'*Inuit*, c'est-à-dire *Hommes*, étaient trapus mais bien charpentés, leur taille ne dépassait pas 1m. 60 et celle des femmes 1m. 50. Ils avaient les cheveux noirs et épais, la barbe rare, la figure large et le crâne très haut. Leur peau d'un jaune clair les faisait ressembler aux

²⁶ *Souvenirs de mes jeunes années*, p. 37.

Mongols, d'autant qu'ils avaient le nez enfoncé, les yeux peu ouverts et légèrement bridés. Leur costume était essentiellement fait de peau d'ours ou de rennes, hommes et femmes portaient des vêtements semblables.

L'habitat variait selon la saison : en hiver l'igloo bien sûr, en été la tente recouverte de peaux d'ours ou de phoques. À l'intérieur de l'igloo, de l'huile de poisson brûlait constamment, dans un récipient, afin de chauffer la maison et de l'éclairer. Une hygiène et une propreté quasi inexistantes, jointes à une odeur continuelle de peau, de viande et d'huile, rendaient l'air irrespirable, voire pestilentiel, pour un non habitué !

L'essentiel de leurs occupations se réduisait à la chasse et à la pêche, ce qui assurait leur nourriture. Ils ne craignaient ni les animaux marins, ni les animaux terrestres : le harpon et l'arc étaient les armes pour tuer l'ours, le phoque et le morse. L'ours blanc en particulier était très recherché pour sa chair et sa riche fourrure. La chasse en hiver et la pêche en été, en faisaient une population plus nomade que sédentaire.

Ces quelques observations et descriptions, bien que sommaires, permettent de mieux situer le cadre dans lequel allait vivre f. Constantin pendant cinq longues années.

Il reste à dire quelques mots sur la Mission qui allait l'accueillir : *Holy-Cross*. Les missionnaires jésuites, dont le supérieur était le P. Luchesi, dirigeaient huit missions en Alaska, mais la plus importante et la mieux organisée était *Holy-Cross*. Elle était installée dans une sorte de cuvette entourée d'immenses forêts, véritables réserves de bois pour le chauffage durant les neuf mois d'hiver. Tout en bas coule le Yukon. Un modeste quai permet aux bateaux d'accoster et de servir la Mission. F. René-Maurice en donne la description suivante : « *Les bâtiments*

consistaient essentiellement en deux baraques en bois, l'une pour les filles confiées aux religieuses, l'autre pour les garçons confiés aux frères. Chaque baraque comprend un rez-de-chaussée et un étage, bas de plafond : le dortoir avec, le long des murs, deux rangées de lits à trois niveaux et au milieu de la pièce, des tables étroites portant des cuvettes et des seaux pour la toilette. Le tout est chauffé par un seul poêle placé au rez-de-chaussée²⁷. »

Quel est l'effectif de la Mission ? Trois Pères et cinq Frères, tous de la Compagnie de Jésus et six religieuses de la congrégation de Ste-Anne de Montréal animent les deux écoles qui totalisent quatre-vingt-trois élèves : trente-six garçons et quarante-sept filles. Ce sont les seules écoles catholiques en Alaska. Chaque école possède un internat : les élèves y demeuraient en permanence et ne prenaient de vacances qu'en juillet et août. Ils ne retournaient dans leur village que lorsque leur éducation chrétienne et humaine était terminée ce qui pouvait durer six ou sept ans ! On pressent que le f. Constantin ne risque pas de chômer. Comment se faisait le recrutement des classes ? D'une manière tout au moins originale : le Père supérieur embarquait à bord du bateau de la Mission et aux différents arrêts, il visitait les villages situés le long du Yukon et il choisissait parmi les garçons et les filles qu'il se faisait présenter. Garçons et filles ne possédaient ni une once de connaissance religieuse, ni un mot d'anglais.

C'est dans ce cadre que f. Constantin allait vivre cinq ans : les deux premières années *seul* comme Frère de l'Instruction Chrétienne, les deux années suivantes en compagnie de f. René-Maurice, la

²⁷ *Souvenirs de mes jeunes années*, p. 60.

cinquième année encore *seul*. Nous allons le suivre dans ses relations et ses activités.²⁸

F. Constantin-Marie et son directeur.

Qui était donc ce f. Markham dont il eut tant à se plaindre, voire à souffrir ? C'était un américain de 38 ans à l'époque, né dans l'État de New-York. Il était entré dans la Compagnie de Jésus en vue du sacerdoce mais après quelques années d'étude au scolasticat, il fut obligé de cesser pour maux de tête tenaces. Au premier abord il paraissait plutôt réservé, distant, distingué aussi, au point qu'il avait été chargé dans la Mission de Holy-Cross de faire les honneurs de la maison aux visiteurs. Mais celui qui vivait auprès de lui et le voyait à l'œuvre devinait assez vite sa vraie personnalité. C'était, en fait, un véritable majordome avec tendance à profiter des natures faibles ou timides qu'il avait sous ses ordres. Ceci ne diminue en rien ses qualités et elles étaient variées. Par exemple, non content d'assurer la direction de l'école des garçons, il y ajoutait la fonction de médecin, voire de dentiste dans les cas d'urgence, et même de pharmacien !

Que de qualités utiles pour un pensionnat ! F. Constantin s'adressait à lui pour ses maux d'estomac et le directeur lui promettait la guérison. Pour ce faire, il lui préparait de bonnes potions et des remèdes à sa façon mais dans lesquels le patient n'avait qu'une confiance relative. *Je n'ose espérer que sa préparation pharmaceutique refuse mon estomac* » écrivait-il. Enfin, il en imposait à f. Constantin par sa connaissance de l'anglais qu'il maîtrisait parfaitement, et pour cause ! Si bien que f. Constantin aura plusieurs fois à en souffrir quand

²⁸ La correspondance échangée avec le R.F. Abel Gaudichon a été particulièrement précieuse. Cf. *Sources & bibliographie*.

il lui fera remarquer son peu de compétence et de connaissance dans la langue de Shakespeare.

Bien qu'il ne fût pas supérieur de la communauté, le f. Markham avait réussi, à force de patience, à imposer son autorité à tous, Pères, Frères et élèves. Il est vrai que le P. supérieur de Sainte-Croix, de grande vertu certes, mais maladif et dépressif, nourrissait une admiration très grande pour les qualités manifestées par son directeur. Ce dernier n'était pas aveugle et il le manipulait d'autant mieux. Bref, le directeur était un homme autoritaire : lui seul blâmait et récompensait, lui seul appliquait le règlement. Deux fois par jour il soumettait à f. Constantin ce qu'il avait à faire matin et après-midi. Celui-ci le confirme au f. Abel Gaudichon dans sa lettre du 26 juin 1905 : « *Le matin il me dit ce que j'ai à faire avec les enfants, et le midi ce que je devrai faire dans la soirée.* »

Par tempérament f. Constantin ne cherchait pas la confrontation, il acceptait tout de son directeur puisqu'il représentait l'autorité et ce dernier en profitait sans doute ; d'ailleurs f. Constantin écrit au f. Abel dans la même lettre : « *Le f. Markham ne pourrait en prendre à son aise avec l'un des siens comme il le fait avec moi. Evidemment, je ne récrimine pas : ce serait du reste l'histoire du pot de terre contre le pot de fer, car le frère Directeur est tout-puissant et décide souverainement.* » Enfin il possédait un sens si fort de l'obéissance qu'il continue : « *Comme il est mon supérieur, je lui suis très obéissant et me montre à son égard plein de déférence, je suis un novice tout à fait docile. J'espère retirer un grand profit de ce noviciat.* »

Question de déférence et d'amabilité, ce n'était pas, semble-t-il, le fait du f. Markham. Se doute-t-il de la sensibilité et de la vertu de son adjoint ? F. Constantin écrivait dans la lettre au f. Abel le 30 mars 1905 : « *Le f. Markham essaie de temps en temps un mot aimable.* » Ceci en dit long ! D'ailleurs, comment son subordonné oserait-il lui

tenir tête ou même loyalement échanger avec son directeur ? Toujours dans la même lettre, il ajoutait : « *Ce frère est tout puissant ici, non seulement avec les élèves, mais encore dans la maison. Je ne pense pas qu'un frère puisse tenir ici sans une entière acceptation de ce qu'il désire.* » Il fallait être f. Constantin pour « encaisser » autant sans un mot. Pouvait-il se confier au P. supérieur ? Non, car ce dernier était ébloui par les qualités de son directeur d'école. Nécessairement, le directeur se sachant admiré donnait libre cours à son autoritarisme. Personne n'osait lui faire de l'ombre et si quelqu'un osait résister, il en référerait à l'autorité du supérieur qu'il manipulait à son gré.

Quel était l'emploi du temps du directeur ? Il assurait trois heures de classe par jour : deux heures le matin, une heure l'après-midi, ce qui libérait d'autant f. Constantin et lui permettait de vaquer à ses exercices de piété. Mais, pour de multiples raisons, le directeur arrivait souvent en retard devant ses élèves, ou les mettait en congé, ce qui augmentait le temps de présence de f. Constantin auprès de ses élèves. Il écrivit au f. Abel le 25 septembre 1906, à une époque où f. René-Maurice l'avait rejoint et assurait les trois heures de cours de son directeur : « *Je suis bien content que le frère directeur ne s'est rien réservé pour l'enseignement, car en règle générale, pendant les deux années précédentes, il arrivait toujours en retard, et même parfois n'apparaissait pas en classe, de sorte que je n'étais jamais sûr si oui ou non je serais remplacé pendant la journée, ni à quel moment je le serais.* »

Pendant quatre ans, f. Constantin connaîtra la direction rude de F. Markham. Un autre Frère de l'Instruction Chrétienne devra se soumettre au directeur : c'est le f. René-Maurice Allory. Il avait fait partie du second groupe qui avait rejoint les Montagnes Rocheuses en 1903. Sa vive intelligence et son excellente mémoire lui avaient permis de bien assimiler l'anglais au cours de la première année. Après deux

années d'enseignement dans la Mission Holy-Family située dans l'État d'Orégon, il fut nommé en Alaska. Il avait 22 ans. Savait-il exactement ce qui l'attendait ? Il ne le semble pas. En principe, il devait faire communauté avec f. Constantin. C'était aussi le souhait du R. F. Abel, mais dans quelle mesure avait-il le pouvoir de nommer dans telle ou telle Mission et dans telle ou telle fonction ? Une lettre de sa part au f. Constantin nous éclaire. Elle est datée du 31 août 1905 : « *Vous avez dû être bien heureux en recevant notre cher et bien-aimé René-Maurice. Reste-t-il avec vous ? Va-t-il fonder une nouvelle mission ? Je l'aimerais bien mieux avec vous. Mais soumettons-nous à la bonne et toujours adorable Providence.* » De fait la Providence avait jugé différemment et le supérieur des jésuites aussi. À l'arrêt du steamer au débarcadère qui se situait tout au bas de la Mission Holy-Cross, on sait que f. Constantin s'entretint une heure avec son cher confrère. Mais le bateau n'attend pas : trois jours plus tard, f. René-Maurice et son supérieur, le P. Ragaru, atteignaient la Mission de Kokrines²⁹ située tout au nord de l'Alaska, à 500 km de Holy-Cross !

Après une année seulement à Kokrines, où f. René-Maurice eut aussi à souffrir de son supérieur tatillon et ronchonneur - il confia d'ailleurs à f. Constantin : « *Mon supérieur est rempli de zèle mais difficile à satisfaire, car de tempérament et d'habitude à toujours bougonner contre tout et tous* » - il rejoignit Holy-Cross et retrouva avec bonheur son confrère et ami f. Constantin ; il fut aussi sous l'autorité du directeur, f. Markham. Les relations au début sont bonnes : n'a-t-il pas en f. René-Maurice un excellent professeur maîtrisant parfaitement l'anglais ? Et de plus il libère le directeur de son enseignement. Mais plus les mois passaient, plus les relations se gâtaient : jeune et dynamique, le nouveau maître plaisait aux élèves. Le directeur avait-il pris ombrage de l'influence de son adjoint sur les

²⁹ Kokrines : du nom d'un chasseur russe.

jeunes ? Le fait est que la tension entre eux devint si vive qu'il fallut songer à les séparer. Déjà, à la fin de la première année, le directeur voulait s'en débarrasser. Le supérieur de la Mission en Alaska, P. Luchési, partageait le même point de vue. Dans une lettre adressée au f. Abel, le 3 juillet 1908, f. Constantin écrit : « *Le frère René-Maurice, depuis Pâques surtout, désirait ardemment quitter Holy-Cross et le supérieur désirait aussi son départ. Au commencement de juin, il me disait qu'il devait prendre le bateau.* » Ce qui eut lieu, mais le 22 juillet seulement.

Et cependant, malgré les épreuves, f. René-Maurice gardera de l'Alaska un souvenir ému. Il écrit beaucoup plus tard : « *Toutes les fois que je quitte une région, j'éprouve de la peine. On a toujours de la peine à se séparer de ses amis, mais pour l'Alaska, malgré tout, ce fut du chagrin. Le seul endroit que j'ai quitté en pleurant, c'est l'Alaska.* » Chose étrange : f. Markham suivra de près f. René-Maurice puisque le lendemain il embarquait lui aussi pour les Montagnes Rocheuses. Où irait-il ? Retrouverait-il f. René-Maurice dans une quelconque Mission des Rocheuses ? F. Constantin ne le souhaite pas : la preuve en est dans la lettre citée plus haut : « *Peut-être se rencontreront-ils dans une des Missions des Montagnes Rocheuses ? Si cela arrivait, la guerre ne tarderait pas à recommencer !* » Décidément, les Frères de l'Instruction Chrétienne ne semblent pas avoir fait bon ménage avec les responsables jésuites en Alaska. L'exemple de la relation difficile entre f. René-Maurice et f. Markham permet de mieux saisir celle de f. Constantin et de son directeur, même si les deux confrères ne se ressemblaient pas au niveau du caractère : l'un était direct et volontaire, l'autre plus timide, plus réservé.

F. René-Maurice ne fut pas remplacé et f. Constantin en éprouva une grande peine. Que deviendra f. Markham ? Quelque temps après

avoir quitté l'Alaska, il quittera aussi la Compagnie de Jésus. Il terminera ses études théologiques et sera ordonné prêtre séculier.

Pendant quatre ans, f. Constantin aura subi l'autorité de f. Markham. Il en aura souffert au point d'écrire au f. Anatolien le 29 janvier 1905 : « *Le frère dont je dépends est très pieux et très charitable mais il me fait souffrir.* » Le prêtre, plus tard, prendra enfin conscience des épreuves qu'il avait fait subir à f. Constantin : il lui écrira à Bitterne, en Angleterre, alors que celui-ci était maître des novices. Il sollicitera son pardon et sa prière, et chaque mois il lui versera une somme d'argent.

Mais f. Constantin a souffert peut-être plus de la tâche qu'on lui avait confiée que des hommes. Quelle fut sa fonction pendant ces cinq longues années ?

F. Constantin et les « travaux manuels » appelés aussi « enseignement pratique ».

« *Vous ferez ce que l'on vous dira* », lui avait dit F. Abel au moment de sa nomination pour Holy-Cross. Le moment est arrivé de suivre f. Constantin dans son apostolat et ses occupations. Il pensait sans doute enseigner en arrivant à Holy-Cross mais la réalité fut différente : ce n'était pas pour enseigner qu'il était nommé, mais pour participer aux travaux manuels et assurer jour et nuit la surveillance des élèves. La Mission comprenait entre autres deux écoles : une de filles dirigée par la congrégation de Ste-Anne du Canada et une de garçons sous la direction du f. Markham. L'école des garçons elle-même comprenait deux groupes bien distincts : un groupe d'une dizaine de jeunes de 16 à 25 ans qui demeuraient dans la Mission pour aider les frères jésuites coadjuteurs. Ils pouvaient rentrer chez eux quand ils le souhaitaient. Un deuxième groupe de garçons, environ deux douzaines,

se trouvait sous la surveillance et la responsabilité de f. Constantin. Ils étaient tous internes et demeuraient à la Mission l'année entière. L'essentiel du temps était employé aux travaux manuels, à quelques heures de classe chaque jour et à l'explication et la récitation du catéchisme.

F. Constantin n'avait pas l'initiative de son emploi du temps. Tout était prévu et préparé par le directeur. F. Constantin l'écrit au f. Abel par lettre du 6 septembre 1904, donc quelques semaines après son arrivée. « *Le matin, le frère directeur me dit ce que j'ai à faire avec les enfants dans la matinée, et le midi ce que j'ai à faire dans la soirée. Je dors avec les enfants. Si j'ai dans la journée quelques moments libres, je me retire au dortoir où j'ai une petite table et une chaise près de mon lit.* » Il consacre ces moments libres aux exercices de piété. Toujours dans la même lettre, il écrit : « *Pendant ce temps libre, je puis faire les exercices de piété prescrits par la Règle : lecture spirituelle, examen particulier, étude du catéchisme et adoration.* » En dehors de la surveillance, le meilleur de son temps était occupé à participer aux travaux manuels avec les élèves, ce que f. Markham appelait « enseignement pratique ».

Ah ! ces fameux *travaux manuels* qui devaient prendre un si grande importance au cours des cinq années de présence en Alaska de f. Constantin ! D'abord les travaux étaient indispensables à la vie de la Mission. Les élèves internes ne payaient pratiquement aucune pension durant les années passées à Holy-Cross. La participation aux travaux manuels était une manière d'éponger la dette.

À l'intérieur, on distinguait les travaux domestiques : nettoyage des locaux, lavage de la vaisselle, épluchage des légumes, alimentation des bêtes, cuisson du pain, approvisionnement en poisson et en viande pour les longs mois d'hiver. À l'extérieur les travaux étaient divers : certains pouvaient s'étendre sur des semaines, voire des mois et souvent

sous un climat cruel. Selon les saisons, on distinguait la pêche, la fenaison et surtout le travail du bois : abattage des arbres et arrachage des souches. Et partout on trouvait f. Constantin, toujours présent, toujours actif et mettant la « main à la pâte ».

La pêche était une activité vitale surtout celle du saumon. Au cours des mois de juin et juillet, des bancs immenses de saumons remontaient le Yukon. C'était une véritable manne. À ce propos, f. René-Maurice écrit dans son journal : « *Le saumon était pour les indigènes l'équivalent d'une manne dans le désert : un véritable don du ciel qui avait en outre l'avantage de constituer une nourriture pour toute l'année à venir. Des filets étaient tendus et les saumons étaient ramassés par milliers. Suivait la préparation. Les garçons, armés de couteaux spéciaux, les ouvraient et mettaient à part les œufs tandis que les filles étêtaient, vidaient et nettoyaient les poissons, les ouvraient largement puis les suspendaient à des tringles pour le séchage et le fumage.* » Le tout était réalisé avec une habileté incroyable. Rien n'était perdu : les têtes coupées et les œufs fournissaient aux chiens un repas dont ils se régalaient. La récolte de saumons pouvait atteindre une vingtaine de mille, ce qui assurait la nourriture pour toute l'année : celle du personnel, des élèves et des deux douzaines de chiens de traîneau que comptait la Mission. Le saumon était au menu chaque jour tantôt fumé, tantôt séché. La pêche se pratiquait aussi en hiver sur le fleuve gelé. F. Constantin écrit au f. Abel : « *En hiver on ne passe pas de semaine sans avoir du poisson frais : on pratique des trous dans la glace pour pouvoir y introduire des 'fish-traps'. Ordinairement ils sont gros et pèsent plusieurs livres. Ils sont excellents mais ils exigent un bon estomac de sorte que je n'en goûte pas souvent.* »

Autre travail manuel : *la fenaison* qui avait lieu quelque temps avant la fin des vacances. Il fallait d'abord couper l'herbe et comme la terre restait très humide, le foin était suspendu à des tringles pour le

faire sécher. Le travail proprement dit de la fenaison était horrible car chaque brassée soulevait des nuées de moustiques qui s'acharnaient aussi bien sur les malheureux travailleurs que sur le f. Constantin ! Il fallait, de surcroît, emmagasiner une énorme quantité de foin, jusqu'à trente et quarante tonnes nécessaires pour nourrir les sept à huit vaches laitières de la Mission car elles restaient à l'étable pendant huit mois sur douze ! Mais la fenaison était dans l'ensemble bien acceptée par les jeunes, car la récompense était au bout de leur travail : à savoir le lait et le beurre dont ils se régalaient.

Mais la « classe pratique » la plus importante – disons la grande corvée – durant les vacances d'été et au-delà, était celle *du bois*. En conséquence, tous les occupants de la Mission devenaient bûcherons. On se souvient que le f. Constantin était arrivé en Alaska en septembre si bien qu'il connut le travail du bois dès les premières semaines. Ce travail était une nécessité absolue : il fallait, en effet, entasser une énorme quantité de bois avant d'affronter le long et rude hiver. Le gros poêle de l'internat, ceux des dortoirs, celui de la chapelle, de la résidence des Pères et des Sœurs devaient être alimentés en bois, jour et nuit. Qu'à cela ne tienne ! Dès son arrivée et les années qui vont suivre, f. Constantin s'en allait avec sa petite troupe chacun portant qui une scie, qui une hache pour l'abattage des arbres. La forêt était toute proche, à flanc de colline. Celle-là même qui bordait les bâtiments de la Mission.

Aussitôt coupés, les arbres étaient dépouillés de leurs branches. Les jeunes enfourchaient les troncs, se laissaient glisser jusqu'au bas de la colline et les entassaient. Alors la scie mécanique entra en action et « *pendant des jours entiers on entendait le bruit saccadé du piston et le grincement de la scie*³⁰ » écrit le f. Célestin-Auguste. Tout ce monde

³⁰ CAVALEAU J., *Op. cit.*, p. 138.

s'affairait autour de la scie : les uns approchaient les troncs d'arbres, d'autres les poussaient contre la scie, d'autres encore les rangeaient dans la réserve ou approvisionnaient directement les poêles. Après le travail de la scie, venait le travail de la hache. F. René-Maurice décrit dans ses *Souvenirs* les différents gestes de ce monde besogneux. « *Bien emmitouflés dans leurs parkeys, les mains enfoncées dans de chaudes mitaines en peau de caribou, tous se dirigeaient vers les tas de billots de bois sciés et entassés. Les plus grands maniaient la hache avec vigueur, les petits chargeaient les morceaux sur les traîneaux et partaient renouveler la provision de bois de chauffage dans les résidences des Pères, des Sœurs et aux cuisines.* » Et pendant tout ce temps, f. Constantin, toujours présent, encourageait les travailleurs et donnait lui-même l'exemple malgré une santé déjà bien altérée. Il en fait part d'ailleurs au f. Abel dans une lettre datée du 26 juin 1905 : « *Je n'ai pas de force lorsque je suis avec les enfants, je suis très vite fatigué ; les enfants de 12, 13, 14 ans supportent la fatigue bien mieux que moi. En principe j'ai à surveiller sans être obligé de travailler mais en réalité il me faut travailler avec eux. Il n'en peut être autrement en hiver, il faut travailler pour ne pas geler. Je dois vous avouer qu'au bout d'une heure je suis très fatigué et que les deux ou trois heures qui restent me paraissent très longues.* » Travail et présence monotones, qui pouvaient durer des mois, mais indispensables à la vie de la Mission. Il relate, dans la même lettre, un fait qui indique à quel point son emploi du temps était rempli : « *Je vous écris assis sur des bûches, à quelques centaines de mètres de la Mission. Je ne puis choisir un autre moment puisque ces jours-ci je suis presque toute la journée avec les enfants. C'est donc en plein air, au bruit du bois craquant sous les coups répétés des haches, que je commence cette lettre.* »

De temps en temps, f. Constantin arrêtait la scie et les enfants changeaient de travail. Cette fois, armés de pioches et de haches, ils s'en allaient attaquer les souches, ce qui permettait d'agrandir les prés

et la surface cultivable. Le travail n'était pas trop harassant, les racines des arbres s'étalent plus qu'elles ne s'enfoncent dans ce sol durci par tant de mois de gel.

Et chaque soir, f. Constantin conduisait ses jeunes pensionnaires à l'internat. Toujours dans ses *Mémoires*, f. René-Maurice fait de la partie internat une description qui ne manque pas d'intérêt : « *C'était une maison en rondins, assez vaste avec un seul étage qui était aménagé en dortoir avec des couchettes à deux lits superposés et alignés le long des murs. La partie centrale était occupée par une longue table sur laquelle étaient disposées des cuvettes et des cruches d'eau. Le rez-de-chaussée comprenait un grand poêle qui chauffait jour et nuit l'ensemble du bâtiment.* » La journée du f. Constantin n'était pas terminée. Un autre temps commençait avec les élèves qui devaient apprendre et réciter la leçon de catéchisme. Cet apôtre au cœur de feu aurait certainement souhaité communiquer à ses élèves l'enseignement de l'évangile mais ce n'était pas de sa responsabilité. Il devait seulement faire réciter la leçon, expliquée auparavant par le P. supérieur. Il savait qu'il n'était pas là pour enseigner mais pour surveiller, travailler, contrôler. La leçon de catéchisme récitée, il procédait à la 'revue de détail' de l'habillement : les bottes et les mitaines étaient rangées autour du poêle. À chacun il remettait une aiguille et du fil pour réparer les parties décousues. Il veillait aussi à ce que l'intérieur des bottes soit toujours garni de paille fraîche. Suivaient le dîner, la prière du soir et la montée au dortoir, toujours sous la surveillance de f. Constantin. Seul, il veillait sur son petit troupeau et pendant les neuf mois d'hiver, chaque nuit, il se levait pour alimenter en bois l'unique poêle qui ne devait jamais s'éteindre.

En disant au f. Constantin : « *Vous ferez ce que l'on vous dira* », f. Abel prévoyait-il ce qui attendait son fidèle et généreux disciple ? Dans l'esprit du Supérieur, n'allait-il pas aux Montagnes Rocheuses et en

Alaska pour enseigner ? N'était-ce pas en accord avec le P. de La Motte ? Une lettre du f. Abel au f. Constantin nous éclaire davantage. Il lui écrit le 19 avril 1906 : « *Bien-aimé Frère, je souffre avec vous. Si vous ne pouvez trouver le calme et la paix, je vous engage à faire bien simplement part de vos ennuis, de vos dégoûts, de vos difficultés au C.F. Bruno pour qu'il entretienne de votre situation le Père de La Motte. Malgré toute notre bonne volonté, jamais nous n'avons pensé lui envoyer des Frères qui devaient simplement être chargés de matériel. S'il n'a pas de poste d'enseignement à nous donner, nous nous verrions forcés de vous rappeler !* » F. Constantin souffrait d'autant plus qu'il savait que tous les frères avaient un minimum de temps d'enseignement dans les écoles de mission des Montagnes Rocheuses. En fait, malgré son souhait, il était le seul frère 'non enseignant' !

Cinq années éprouvantes.

Pourquoi f. Constantin avait-il avoué sa grande détresse à f. René-Maurice lorsque ce dernier le salua à l'arrêt du bateau au bas de la Mission Holy-Cross ? « *N'avez-vous rien remarqué d'étrange dans ma physionomie ?* » Il pensait que la première année vécue en Alaska l'avait marqué jusque dans les traits de son visage : « *Si je n'avais eu les consolations de la foi, je crois que je serais devenu fou !* » Et f. René-Maurice d'ajouter dans son Journal : « *C'était l'exil, loin de sa famille religieuse, l'isolement au milieu d'étrangers.* » Il aurait pu ajouter : « *J'ai subi des humiliations et connu des formes d'exclusion.* »

C'était l'exil. Avait-il eu l'intuition dès son arrivée aux Montagnes Rocheuses qu'il serait peut-être nommé plus tard en Alaska ? Voici en tout cas ce qu'il écrit au f. Abel Gaudichon dès le 27 octobre 1903 : « *Je suis à peine arrivé qu'on nous parle de la mission de l'Alaska. Il y aurait témérité je crois de ma part à désirer ce champ d'apostolat. Dans tous les cas, vos ordres et vos désirs seront pour moi*

l'expression de la volonté de Dieu. » C'est lui qui sera désigné pour ce champ d'apostolat ce qui l'éloignera de plus de 3500 km de ses confrères les plus proches. (Comment ici ne pas faire un parallèle entre lui et Charles de Foucault, exilé lui aussi à Tamanrasset à 3500 km d'Alger et dans cette même année 1905. Il y a quelque chose de semblable dans l'exil de ces deux âmes d'élite et en même temps de différent : le premier s'exile par obéissance pure sans même avoir souhaité la Mission, le second s'exile mais c'est un exilé volontaire, il a choisi le lieu et l'époque).

Cet exil et cet éloignement obligeaient f. Constantin à sacrifier ses amitiés, surtout celles créées à Ploërmel, quand il était professeur au scolasticat. Finis les échanges, les confidences, et ce bonheur profond de se savoir écouté et compris. Mais il sait que l'éloignement et le silence épurent le sentiment. Il écrit à ce sujet d'admirables paroles dignes de paraître dans un traité sur l'amitié : « *En me voyant si éloigné de mes amis, je me dis que cette séparation dans les desseins de Dieu est plus avantageuse pour eux et pour moi... Le sacrifice (de la séparation) rend l'amitié plus forte en l'épurant car l'humain n'y a plus sa part.* »

C'était la solitude, car il se sentait *seul* au milieu des enfants dont il avait la charge et de collègues qui n'appartenaient pas à sa famille religieuse. *Seul* avec les enfants du matin au soir et du soir au matin. Les distractions étaient rares et les sorties avec un adulte aussi. Les échanges avec son directeur sans doute inexistant. Restait le courrier avec ses supérieurs à Jersey et ses amis en France, mais une lettre mettait environ cinq à six mois pour atteindre le correspondant et autant de mois pour recevoir la réponse.

Solitude encore accrue par le fait qu'il se sentait étranger parmi les prêtres et frères jésuites, en grande partie de nationalité italienne.

Non pas qu'ils manifestaient de l'indifférence ou de l'éloignement vis-à-vis de sa personne, encore qu'il ne comprenait pas toujours leur réserve, parfois leur distance. Il se sentait *seul* ; il écrit au f. Abel le 27 janvier 1905, soit seulement quatre mois après son arrivée : « *En Alaska je suis bien seul avec mes vingt-six enfants. J'avais tant joui de la vie amicale et fraternelle que l'isolement dans lequel je me trouve me pèse parfois.* »

Oui, la solitude lui pesait. Il avait été heureux au cours des deux années de présence du f. René-Maurice : ensemble ils priaient et pouvaient échanger sur leur famille religieuse. Le départ de son confrère, en juillet 1907, lui avait coûté. Un moment, il avait cru lui aussi pouvoir quitter la Mission mais le f. Bruno pensait les choses différemment : il lui demanda de rester encore un an. Il nommerait f. Salvius pour remplacer f. René-Maurice. Mais au dernier moment il modifia sa décision : f. Salvius ne rejoindrait pas Holy-Cross et f. Constantin devrait encore rester une cinquième et dernière année *seul*. Alors il laisse éclater ses sentiments et sa souffrance. Il écrit au f. Abel le 31 octobre 1908 : « *Inutile de réveiller les sentiments d'irritation qui menaçaient de submerger tout raisonnement quand j'appris que je devais rester seul à Holy-Cross. Le calme et la paix intérieure éprouvèrent une secousse si violente que je fus plusieurs jours avant de pouvoir regarder l'avenir sans trop d'amertume. Bien que les pensées surnaturelles vinssent à mon aide, elles ne gagnèrent pas la victoire aisément.* » La crise fut sérieuse.

Heureusement que la correspondance avec ses frères des Montagnes Rocheuses brisait un peu son isolement, encore que le courrier aller-retour demandait environ deux mois. Quelques années auparavant f. Abel avait devancé sa crainte de vivre la solitude en lui écrivant quelque temps après son arrivée : « *Maintenez très fréquentes vos relations avec les Chers Frères des Montagnes Rocheuses. Vous*

n'ignorez pas que là aussi, comme partout ailleurs où sont vos anciens élèves, vous n'avez que des frères et des amis. »

Car le f. Abel faisait l'impossible pour combler sa solitude en répondant de suite à ses lettres. En particulier il lui expédiait *L'Écho des Missions* et les circulaires. Mieux que quiconque, il était conscient de ses souffrances : « *Je ne puis vous dire combien je m'associe à votre solitude, à vos ennuis, à vos croix* » et il l'encourageait en suscitant son esprit surnaturel : « *Courage bon et bien-aimé frère, plus vous êtes seul et plus vous devez vivre uni au Sacré-Cœur de Jésus. C'est uniquement grâce à l'esprit surnaturel qui vous anime que vous devez supporter votre isolement et les fatigues de votre pénible apostolat*³¹. » Il l'appelait volontiers 'Le solitaire de l'Alaska'.

Les lettres qu'il recevait du f. Abel étaient accueillies et lues avec émotion. Elles maintenaient son courage et diminuaient quelque peu son isolement. Trois mois seulement après son arrivée, le 2 octobre, il épanche son cœur à la réception d'une lettre de son supérieur : « *Votre lettre a réjoui et dilaté mon cœur, vous ne sauriez imaginer quelle consolation renferme une lettre de supérieur adressée à l'un de ses sujets complètement isolé ; je n'avais encore jamais éprouvé une telle impression.* »

Solitude aussi du cœur : les rigueurs d'un climat polaire, les maladies, les humbles et pénibles travaux sont plus faciles à porter quand ils sont partagés. Mais en Alaska, f. Constantin n'avait personne à qui se confier, avec qui partager. Il s'était créé à Ploërmel de fortes amitiés, par exemple celle du f. Anatolien. Or, il est resté sans nouvelle de lui pendant des mois. Il le lui dit : « *Je ne m'imaginai pas qu'un jour viendrait où je serais privé entièrement de vos nouvelles. Depuis*

³¹ Lettre du 24 juillet 1906.

plus de sept mois je n'ai reçu aucune nouvelle de vous ! » (Ici encore, on peut établir un parallèle avec Charles de Foucauld lorsque celui-ci écrit à sa cousine Mme de Bondy le soir de Noël 1907 : « *Jusqu'à la dernière minute, j'ai espéré qu'il viendrait quelqu'un, mais rien n'est venu, ni un voyageur chrétien, ni un militaire, ni la permission de célébrer seul. Il y a trois mois, plus de trois mois, que je n'ai reçu de lettres.* » Chez l'un et l'autre c'est une épreuve semblable : celle de se sentir oublié.)

Point de confident à Holy-Cross. Il écrit le 29 janvier 1909 au f. Anatolien : « *Je sais qu'il suffit souvent de confier ses peines pour les oublier, mais je ne puis y penser car ici je suis seul de mon ordre. C'est une chose si délicate pour un étranger de porter plainte contre un membre de la famille, surtout quand celui-ci est tout puissant et qu'on dépend à peu près entièrement de lui.* » Il s'agit évidemment de son directeur. Sa solitude en Alaska aurait pu avoir de graves conséquences tant physiques que psychiques. Elle lui pèse, elle n'est pas nécessairement sa compagne ! Une fois encore il se confie au f. Abel le 26 juin 1905 : « *Ici, vous êtes absolument seul et le travail n'est pas agréable par nature. Si la tristesse s'empare de vous, c'en est fait de vous, car vous n'avez aucune perspective d'y échapper... Si le moral travaille, il y a bien des chances de perdre la tête : c'est ce qui est arrivé à quelques Pères et Frères jésuites !* »

Ainsi les mots *solitude*, *seul*, *isolement*, reviennent souvent dans sa correspondance. Il écrit à un ami le 28 mai 1905 : « *Seul sur une terre étrangère, où les plus proches amis sont à un millier de lieues et avec lesquels on ne peut correspondre qu'à de rares intervalles* » ; et à un autre : « *Dans mon isolement, je ne vous oublie pas et je ne vous oublierai pas. Je ne sais si le mot isolement est le terme exact car ma nouvelle situation me détachant forcément du monde me rapproche de Notre-Seigneur.* » Solitude d'accord, quand par tempérament ou

circonstance de la vie on la recherche, on l'aime, mais ce n'était pas le cas pour f. Constantin, religieux de relation et de contact.

C'étaient des humiliations. L'arrivée du f. René-Maurice ne changea rien quant au jugement que le P. Luchési, supérieur des Missions de l'Alaska, portait sur les deux Frères de l'Instruction Chrétienne. Il n'était pas question de leur confier la direction de l'école des garçons pour des raisons différentes. Dans une lettre du 29 septembre 1906, f. Constantin écrit au f. Abel : « *Frère René était trop jeune pour le pays. Le P. Luchési ne pouvait lui confier une école dans laquelle les garçons et les filles sont dans la même classe, et moi, j'étais trop simple, pas assez fin, ni assez instruit dans la langue anglaise pour manier et diriger les enfants.* »

Un fait significatif allait prouver à quel point f. Constantin devait subir des humiliations, même en public. Le P. Luchesi souhaitait, depuis un certain temps, se séparer des deux frères et les renvoyer aux Montagnes Rocheuses. Pour remplacer le f. Constantin il avait pensé rappeler un certain f. O'Hare, jésuite, qui d'ailleurs avait jadis occupé le poste de f. Constantin. A l'arrivée de celui-ci, il avait été muté dans une école de la Mission située à Nutalo. Toujours dans la même lettre, f. Constantin écrit : « *Le P. Luchesi avait l'habitude de proclamer les notes aux enfants le dimanche soir. Cette fois il leur dit : « Le frère O'Hare, vous le connaissez, il ne va pas tarder à nous arriver. C'est un bon frère, n'est-ce pas ? – Oui, mon Père. – Vous l'aimez ? – Oui. – Vous êtes contents de le voir revenir avec vous ? – Oui, mon Père.* » L'attitude du supérieur se passe de commentaire, mais on se représente aisément les sentiments que f. Constantin dut éprouver d'être ainsi indirectement remercié et ce devant les élèves !

Un deuxième exemple allait encore humilier notre saint frère. Il fallait distinguer à l'extérieur l'état ecclésiastique de l'humble état de

frère-enseignant. Or, dans ses recommandations, f. Abel demandait aux frères de porter le col de clergyman. F. Constantin appliquait ce point précis à la lettre jusqu'au jour où un Révérend Père Canadien lui fit remarquer, au cours d'un déplacement, que seul le prêtre portait le col romain, le frère, lui, devait porter chemise et cravate. Il insista si fortement que f. Constantin se crut obligé de prévenir f. Abel par lettre du 3 juillet 1907 : « *On ne me verra plus avec le 'clergyman collar'. Je n'avais jamais eu l'intention de me faire passer pour ce que je n'étais point et je ne veux point m'exposer à compromettre la dignité sacerdotale ; dès lors, je voyagerai avec un habit purement séculier.* »

Toujours dans la lettre du 29 septembre 1906, f. Constantin compare son travail à celui d'un moniteur ; bref, occupant la dernière place. Il écrit : « *Le P. Luchesi a raison, car je suis loin de parler couramment l'anglais et mon office avec les enfants n'est autre chose que celui d'un moniteur ; dans mon intérieur je traduis par cette expression 'manche à balai !'(sic)* » Aujourd'hui il dirait sans doute : « *J'étais pris pour un moins que rien !* » Il n'était capable que de remplir un rôle de surveillant. Lui aussi avait *pris la dernière place*, ou plutôt il avait été mis à la dernière place et ne se plaignait jamais.

C'était la mise à l'écart. Il se sent *étranger* au milieu de cette communauté de Pères et de Frères jésuites à laquelle il n'appartient pas alors qu'il aurait aimé partager davantage avec eux. Et cependant, il est en admiration face à tant de dévouement de la part de tous. Il ne comprend pas l'indifférence qu'on lui porte. Ce sont des religieux italiens pour la plupart, mais le caractère italien serait-il si éloigné du caractère français pour expliquer un tel comportement ? Ici encore, il en parle au supérieur général dans une lettre du 27 janvier 1907 : « *Tout le monde ici me fait bonne figure mais c'est tout. Je ne suis pas des leurs. Je comprends que cela doit être ainsi ; adieu aux épanchements et aux idées franchement exprimées.* » C'est vrai que le comportement de f.

Constantin ne portait pas l'entourage à le rechercher, à s'en approcher. Dans sa biographie, f. Célestin-Auguste écrit : « *Son accent détestable, les éructations très désagréables qui révélaient la mauvaise condition de son estomac, l'air embarrassé avec lequel il se présentait devant les élèves, son peu d'adresse au travail manuel, tout concourait à accréditer l'opinion que le champ évangélique de la Mission de Sainte-Croix en Alaska venait de faire l'acquisition d'un pauvre hère. On lui fit bon accueil mais on se tint sur la réserve*³². »

Encore un épanchement dans le cœur du supérieur général par la lettre du 30 mars 1905, et qui lui fait grand bien : « *Tout ce que je vous dis, mon Révérend Frère, se passe dans mon intérieur, je ne crois pas que personne ici s'aperçoive parfois des moments terribles d'ennui et que je ne me sente pas à l'aise. Jamais je n'ai laissé échapper une parole qui ressemblât à une plainte ! Ma souffrance est toute intérieure.* » Paroles d'un saint, à coup sûr !

La présence de f. René-Maurice, pendant deux années, fut pour f. Constantin des jours et des mois de bonheur car il n'était plus seul. Cependant rien n'avait changé dans leurs occupations : f. René-Maurice enseignait, f. Constantin surveillait et participait aux travaux manuels. Bien que les moments de vie commune fussent rares, il les appréciait. Il écrit : « *Je pouvais causer avec lui vingt minutes le midi en surveillant les élèves sur la cour et une heure le soir pendant la récréation qui suit le souper.* »

Faut-il conclure que f. Constantin ait été malheureux en Alaska ? Il ne faisait pas état de ses épreuves intérieures. Apparemment rien ne transparissait et mis à part le Supérieur Général et un ou deux amis, les autres correspondants - y compris le directeur principal - le

³² CAVALEAU J., *Op. cit.*, p. 161.

croyaient épanoui dans son état. Tous les témoignages étaient unanimes : son visage était toujours empreint de sérénité, de bonté, comme d'ailleurs l'indiquent les photos de l'époque. Il avait le sourire facile et son empressement à rendre service laissait croire qu'il était heureux. Cependant il portait sa croix intérieure, celle-là même qui allait le conduire si haut en sainteté. Il écrit au f. Abel le 15 juin 1906 : « *Je suppose que tous mes correspondants me croient très heureux à Sainte-Croix.* » Le f. Angelbert a quelques doutes peut-être car c'est son confident : « *Vous êtes le seul à qui j'ai fait connaître tous les détails de mon existence.* » F. Bruno lui-même se faisait illusion sur son état. Ce dernier écrivait au f. Abel : « *Nous avons des nouvelles de ce cher exilé. Il est gai, bien portant et heureux !* » C'est vite dit : « gai, bien portant et heureux », ce qui prouve que le f. Bruno connaissait mal les conditions de vie de son disciple. Comment être pleinement heureux quand on vit dans un milieu qui ne partage pas la même sensibilité ? Chaque famille religieuse porte en elle tant de passé, d'histoire et de traditions qu'il faut lui appartenir pour vibrer aux mêmes émotions, aux mêmes récits, aux mêmes souvenirs. F. Constantin avouait connaître « *des moments terribles d'ennui* » et ne pas se sentir à l'aise.

« *Vous ferez ce que l'on vous dira !* » F. Constantin l'a fait généreusement mais à quel prix ! F. Abel, en recevant ses lettres – il lui en a écrit une cinquantaine pendant les cinq années d'Alaska - avait dû se demander sans doute si c'était le meilleur choix d'avoir nommé f. Constantin en Alaska, suite au souhait du P. de La Motte. Est-ce que cette Mission convenait au tempérament de son disciple si sensible, si délicat, si effacé et si soumis ? Ajoutez une santé déficiente et une frilosité quasi-permanente. C'est la raison pour laquelle f. Abel suivait particulièrement ce fils bien-aimé et lui demandait dans une lettre « *de correspondre souvent avec lui et de se rencontrer dans le cœur de Jésus, chaque jour, au cours de la visite au Saint-Sacrement.* »

Comment conclure et que penser de ces années d'épreuves ? Il suffit de relire ce que dit son confrère et témoin f. René-Maurice : « *Holy-Cross ! C'était l'exil, loin de sa famille religieuse, l'isolement au milieu d'étrangers. Si étrange que cela puisse paraître, f. Constantin éprouvait la sensation d'être incompris, mis en quarantaine, voire méprisé. Et pas un cœur ami auprès de qui s'épancher. À Holy-Cross, f. Constantin se sentait inutile, traité comme un indésirable. Au surplus, il s'était vu réduit à une véritable diète intellectuelle. Aucun enseignement ne lui avait été confié. Il avait pris plaisir à Ploërmel, à Saint-Ignace, aux discussions sur les problèmes contemporains les plus divers : religieux, scientifiques, historiques, politiques. Esprit fin, observateur perspicace, il y participait avec entrain. Il lui fallait désormais renoncer aux satisfactions de l'esprit, aux joies du cœur, et consentir à une solitude de plus en plus oppressante*³³. »

Les dernières années.

Suite à la décision du chapitre de 1909, f. Constantin quitte Holy Cross le 11 juin 1909 et navigue une douzaine de jours sur le Yukon avant d'atteindre Seattle. De là, il fait la route inverse qu'il avait faite cinq ans auparavant. À la Mission Saint-Ignace, il retrouve avec beaucoup d'émotion et de joie f. Bruno, directeur principal, et les confrères qu'il n'avait pas revus depuis son départ. Mais sa joie fut d'assez courte durée car il s'aperçut au bout de quelque temps que l'enthousiasme chez ses confrères n'était plus celui de l'année 1903 et 1904. Il n'en fut qu'à moitié étonné car f. Abel lui avait écrit le 14 mai 1909 : « *Vous devez à la fin de l'année scolaire rejoindre vos chers confrères des Montagnes Rocheuses. Vous aurez à cœur de combattre, près de quelques-uns, un certain découragement qui semble vouloir*

³³ *Souvenirs de mes jeunes années*, p. 43.

amoindrir leur zèle. » De fait, l'ardeur des débuts s'était un peu dissipée au contact de la dure réalité des choses et des hommes. Non bien sûr, les frères des Montagnes Rocheuses n'avaient pas vécu la vie du *solitaire de l'Alaska*, mais tous avaient connu l'épreuve d'une Mission particulièrement délicate : étant tous sous la tutelle des jésuites, ils n'avaient pas toujours les coudées franches. De plus, des écoles manquaient parfois d'organisation, pendant que d'autres déclinaient. Quant à l'avenir, il leur paraissait parfois incertain.

En septembre 1909, f. Constantin reçut une obédience pour la Mission Sainte-Marie. Il était en communauté avec les frères Célestin-Auguste et René-Maurice. C'était trop beau, pensait-il : « *Nous sommes trop heureux, vous allez voir, nous ne passerons pas l'année ensemble* », écrit-il à un ami. La prémonition était juste. Quelques semaines plus tard, un télégramme provenant du f. Bruno lui demandait de rejoindre Jersey. Il était nommé maître des novices. Il écrivit en apprenant la nouvelle : « *Heureusement que ces paroles de l'Écriture me reviennent à la mémoire : l'obéissant racontera ses victoires. Je dis à Dieu de tenir sa parole.* »

Il a exercé les fonctions de maître des novices, à Fullands d'abord, près de Taunton, dans le Somerset, au cours de l'année 1910-1911 puis, la maison devenant trop étroite, le noviciat fut transféré à Bitterne Park dans une propriété qui dominait Southampton. Les novices qui augmentaient et se succédaient d'année en année, connaîtront ce 'maître incomparable' avouera l'un d'eux, de 1911 à 1921, soit dix années. Le chapitre général d'août 1921 devait l'élire assistant du R. F. Jean-Joseph, fonction pour laquelle il n'était nullement préparé. Le supérieur général aurait souhaité le garder maître des novices, tant sa vie et sa piété marquaient profondément les jeunes aspirants. Ses responsabilités d'assistant consisteront surtout dans la

direction de la maison de Bon-Secours à Jersey et dans la correspondance avec les frères-soldats.

Mais sa santé était atteinte. Depuis plusieurs années il se plaignait de douleurs lombaires. Son médecin diagnostiqua le « mal de Pott », lequel progressait inexorablement de mois en mois. Il demandera lui-même à rejoindre la maison-mère à Ploërmel, ce qu'il fit le 10 juin 1923. Il séjournera à la clinique Saint-Jean. F. Louis Mahé qui le remplacera comme maître des novices écrit : « *Je ne l'avais pas vu depuis 1911. Je le retrouvai avec sa haute stature, maigre, droit, mais combien faible. Il put cependant traverser le couloir du rez-de-chaussée, s'agenouiller au tombeau du Père, monter l'escalier jusqu'au premier étage et se rendre dans sa chambre où il devait tant souffrir.* » Il suivra un pèlerinage à Lourdes sans connaître d'amélioration. De retour à Ploërmel, il demandera plusieurs fois à être transporté près du tombeau du Père. Mais le ciel semblait sourd à toutes les prières et supplications.

Le 2 janvier 1926, vers quatre heures de l'après-midi, tous les confrères de la clinique Saint-Jean entouraient le lit de f. Constantin-Marie. « *Le Père de la Mennais ne m'abandonne pas, je sens qu'il m'aide d'une manière visible.* » Ce furent ses dernières paroles. Il expira dans la sérénité. En apprenant sa mort, f. Jean-Joseph, supérieur général, dira : « *Tout en pleurant ce saint religieux, bénissons Dieu de nous avoir donné un si bon modèle sur la terre et un protecteur au ciel.* » Il avait 52 ans.

Conclusion.

Le but de cette modeste biographie du f. Constantin-Marie – essentiellement de son séjour en Alaska – n'est pas de prouver sa sainteté. Ce travail reste à faire ! Mais simplement de le comprendre un peu plus pendant ces cinq années au cours desquelles il a pu mesurer sa faiblesse, ses limites, son manque de compétence (il le dit lui-même). À nous d'admirer sa générosité, son obéissance sans borne, sa soumission à la Providence, sa paix intérieure. Jamais une plainte, jamais une récrimination, seulement des observations justes au supérieur général sur sa condition afin qu'il agisse au besoin. Pour mesurer sa vertu, il faut connaître son esprit de prière : elle lui était familière et continue. Tous ceux qui l'ont approché en témoignent : « *Son chapelet ne quittait pas le fond de sa mitaine, écrit f. René-Maurice, car il la portait été comme hiver, en hiver contre le froid, en été contre les moustiques. La scie mécanique pouvait grincer à ses côtés, les moustiques bourdonner à ses oreilles, les enfants jouer et crier autour de lui, il demeurait recueilli, il priait.* »

F. Constantin-Marie a laissé dans la congrégation le souvenir d'un missionnaire incomparable et d'un religieux d'élite : quitter sa famille, son pays, ses amis, s'exiler à des milliers de kilomètres, certes des centaines de frères ont vécu ce renoncement – et aujourd'hui encore des dizaines et des dizaines le vivent – mais partir *seul* dans un pays totalement inconnu, ignorant ce qui l'attendait et éloigné de plus de 3000 km de la communauté la plus proche, peu de frères ont sans doute connu cette situation et cette solitude. Et sans vouloir porter un jugement critique, une question se pose : fallait-il placer un frère, seul, si éloigné de toute communauté et trop éloigné pour espérer recevoir la visite d'un supérieur ? La tourmente de 1903 expliquait sans doute bien des choses, voire des placements. Ce qui n'enlève rien à l'audace des

supérieurs et des frères eux-mêmes. À ce propos, f. Cyprius-Célestin écrit dans ses *Souvenirs des Montagnes Rocheuses* : « *Comment les supérieurs avaient-ils osé nous lancer dans une telle aventure ?* »

Dès que son départ pour l'Alaska fut officiel, f. Constantin-Marie reçut plusieurs lettres qui exprimaient l'admiration de ses correspondants pour tant de preuves de désintéressement et de dévouement. Citons-en seulement deux : la première, de f. Archange Penhoët, futur assistant du supérieur général, qui lui écrit de Port-au-Prince (Haïti) : « *Mon cher ami, laissez-moi vous féliciter du bel exemple de désintéressement et de zèle que vous nous donnez à tous. Je bénis Dieu qui vous a choisi pour un poste d'honneur. Que ne puis-je, en vous serrant sur ma poitrine, vous dire combien je vous aime et combien je suis fier de vous* » ; la deuxième, du f. Antoine Tabary : « *Cher et bon ami, je vous félicite d'avoir accepté ce poste de dévouement héroïque ; ce grand et généreux sacrifice a fait l'édification de tous vos amis. Vous n'avez pas hésité à vous priver de la compagnie de vos confrères pour vous isoler dans une Mission jusqu'ici inconnue pour nous et dont le rude climat contrariera plus d'une fois votre nature.* »

Les cinq années en Alaska n'ont-elles pas été pour f. Constantin-Marie le creuset qui a affiné le métal et qui a produit l'or pur ? « *Dieu les a mis à l'épreuve et les a reconnus dignes de lui. Comme on passe l'or au feu du creuset, Il a éprouvé leur valeur.* » (Sagesse, 2, 23)

On demandait un jour à un frère, ancien novice de f. Constantin-Marie à Bitterne Park, ce qu'il pensait de son maître ; il eut cette réponse lapidaire mais combien juste : « *C'était un saint, je le prie souvent.* »

« *Je suis la créature de Dieu, sa propriété, sa chose. Il peut donc disposer de moi comme bon lui semble. Il peut me placer ici ou là,*

m'envoyer la maladie, la souffrance, les infirmités ou m'octroyer la santé et la force. Que la prospérité ou les honneurs soient mon partage, que ce soit au contraire les adversités ou la confusion : je vois dans tous ces états, dans tous ces accidents, dans tous ces événements, la souveraine volonté de Dieu. »

(F. Constantin-Marie, Note de retraite de 1903)

SOURCES & BIBLIOGRAPHIE

Archives des Frères de l'Instruction Chrétienne (AFIC) :

Correspondance du f. Abel Gaudichon avec
f. Constantin-Marie Roulin.

Correspondance du f. Constantin-Marie Roulin
avec f. Abel Gaudichon.

ALLORY Pierre - *Souvenirs de mes jeunes années (1884-1910)*

TRÉGRET Jean-François- *Souvenirs des Montagnes Rocheuses.*

Écho des Missions : années 1903 à 1910.

CAVALEAU J. *Le TCF Constantin Marie (1874-1926).*

DOREL F. *L'échec des réductions jésuites du plateau
des Montagnes Rocheuses au XIXe siècle.*
Nantes, 2001.

LAVEILLE A. *Jean- Marie de la Mennais (1780-1860).*

MERLAUD A. *Jean-Marie de la Mennais. La renaissance
d'une chrétienté.*

SOMMAIRE

Introduction.....	2
I - Les Frères aux Montagnes Rocheuses	4
II - Frère Constantin-Marie Roulin en Alaska	43
Conclusion	75